

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} au 14 de chaque mois)
 France: Un An: 35 fr. 6 Mois: 18 fr. 3 Mois: 10 fr.
 Étranger: Un An: 40 fr. 6 Mois: 20 fr. 3 Mois: 12 fr.
 On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
 Les mandats sur l'ordre de tout payeur.

« Le plus court chemin n'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).
 Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
 à L'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
 88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
 Téléph. WAGRAM 57-64 57-42
 Adresse télégraphique EXCEL PARIS

LES RUSSES SONT ENTRÉS DANS TRÉBIZONDE



La chute prochaine de Trébizonde était prévue depuis quelques jours. Les troupes du grand-duc Nicolas sont entrées dans cette ville depuis quarante-huit heures après avoir pris d'assaut Surmeneh et Arsenekelissi. Grâce à la prise du grand port arménien, l'alle droite russe touche enfin à la mer Noire, à l'abri d'un mouvement tournant et sous la protection de la flotte qui assurera désormais son constant ravitaillement.

LA POLITIQUE du cardinal Mercier

C'est la *Frankfurter Zeitung*, il y a peu de jours, qui, la première, s'est avisée de l'étudier — avec méthode, bien entendu, et par la plume d'un cuisinier. Avec méchancelé aussi, car elle s'efforce de faire croire aux Prussiens, et aux Belges — s'ils la lisent — que l'attitude du grand évêque depuis la guerre n'a eu qu'un but... électoral. Pour la période qui précède la guerre le journal de Francfort ne l'accuse — et avec quelle indignation — que d'avoir poursuivi une politique... nationale. L'accusation est trop honorable pour ne pas devoir être notée.

Rien n'est plus émouvant que de voir ce prêtre, ce savant, ce philosophe illustre agir comme s'il pressentait l'épreuve et la grandeur de son pays ; mieux : de le voir préparer de toutes ses forces la nation au rôle sublime qu'elle va devoir assumer devant l'histoire.

Succédant à un vieillard très saint, mais fort effacé, Mgr Mercier, dès son arrivée au trône épiscopal, ne dit pas seulement à ses diocésains sa joie d'être chrétien, il dit aussi son orgueil d'être Belge. Beaucoup de ses compatriotes, endormis par l'odieuse neutralité, n'avaient pas grande confiance dans les destinées de leur pays. Dans son discours d'inauguration il leur répond non sans fierté : « Notre Belgique est un très petit peuple, au point de vue géographique il ne compte presque pas, mais aux points de vue économique, scientifique et social il a l'ambition d'appartenir aux premières nations du monde. » Quelques-uns le croyaient incapable de prendre sa place en Europe. Il leur montre les résultats déjà obtenus, les possibilités nouvelles : « Les portes nous sont aujourd'hui ouvertes largement, les barrières sont tombées, nos forces se sont décuplées, notre activité déborde, tandis qu'en même temps notre orgueil national augmente et s'affirme ». Et peu d'années plus tard, constatant les progrès de notre volonté et de notre confiance il célèbre l'accroissement de notre prospère effort : « La Belgique, s'écrie-t-il, qui a sept millions d'habitants, se trouve dans la concurrence économique à la tête des peuples des deux hémisphères si on considère le chiffre de sa population... Qu'on organise un plébiscite et qu'on interroge chacun de nos concitoyens sur ce glorieux fait national. Trouverait-on sur dix, sur cent, sur mille Belges un seul qui n'ait conscience de cette supériorité ? » Ainsi amenait-il peu à peu ce peuple de marchands au patriotisme actif qui devait en faire un peuple de chevaliers !

Ce ne sont pas seulement des discours que fait le cardinal, ce sont des combats qu'il soutient. La politique coloniale trouva en lui l'avocat le plus enthousiaste. Dans le travail de colonisation africaine il voit d'abord une sublime occasion d'apostolat, il voit aussi une source d'héroïsme, une épopée continue, un facteur d'action et de décision. Jamais l'idéalisme politique ne se sépare chez lui du réalisme sain. Il sait qu'une politique d'honneur n'est pas contradictoire d'une politique d'intérêt. Au lendemain de l'annexion du Congo — qui devait doubler la virilité de la nation — il adressa aux catholiques une lettre pastorale où il soulignait le droit pour un peuple qui lutte, qui travaille et qui évangélise de recueillir les fruits de sa victoire morale et matérielle.

Mais c'est à la mort du roi Léopold II que le cardinal Mercier exprima dans toute son ampleur sa pensée féconde et forte. Les Belges hésitaient à célébrer un prince en qui, pendant les dernières années, aveuglés par les préjugés et la limidité, ils n'avaient vu qu'un génial *businessman*. Ils ne savaient comment juger l'homme et juger le roi. L'archevêque de Malines leur adressa alors sa fameuse lettre pastorale sur la *Piété patriotique*. Léopold II a été grand, leur explique-t-il, « parce que pendant tout son long règne il a toujours eu la même ambition, infatigable et fidèle à elle-même, de rendre la patrie belge plus grande ! » Et il enseigne que le patriotisme est une vertu et mérite le beau nom qu'il lui donne, le nom de *piété*. « Nous avons trois créanciers, proclame-t-il encore : Dieu, nos parents, la patrie. Dieu, notre créateur et notre providence ; nos parents, auteurs de notre existence ; la patrie, principe et force dominante de notre vie sociale ! »

De ce jour, et jusqu'à la guerre, il développe son enseignement. Les catholiques hésitent devant les obligations militaires soudain étendues par la réforme de l'armée : il leur démontre où est leur devoir. Les timides accumulent les objections : la vie de caserne ne va-t-elle pas nuire à la vie catholique ? Il les reprend avec indignation : Peut-il y avoir contraste entre le patriotisme et la religion ?

A retire ces extraits dans les colonnes d'une feuille allemande, en ces jours d'espérance et

de deuil, on se rend compte de ce que l'archevêque de Malines a été l'un des meilleurs faconniers du nationalisme belge, et qu'il est un de ceux-là grâce auxquels l'âme des Belges, tout au moins, fut prête en un instant au combat et au sacrifice. On comprend mieux aussi le retentissement profond dans le cœur des ennemis de certaines phrases, si simples de ton pourtant de ses nobles mandements. Quand il dit sa confiance, sa certitude de la victoire, sa volonté de la préparer, c'est la victoire définitive — ils le sentent bien — qu'il attend et qu'il veut, celle qui consacrerait matériellement la grandeur de ce peuple qui, moralement, s'est révélé égal aux plus grands.

Pierre Nothomb.

Ce que l'on dit

En attendant...

Il n'est pas impossible qu'il existe quelques Allemands capables de voir les choses sur un plan général, dans une certaine perspective, avec le recul nécessaire. Imaginons en tout cas — nous en avons le droit — un de ces Allemands. Il se dira sans doute :

« L'invasion de la Belgique avait été déclarée indispensable par notre grand état-major, quels qu'en fussent les inconvénients, parce que les Français avaient fait de leur frontière de l'Est une barrière considérée comme infranchissable. Du côté du nord, au contraire, se considérant comme suffisamment protégés par la neutralité belge, ils n'avaient pris aucune précaution. Donc, en brusquant l'attaque par le nord, on pouvait espérer atteindre Paris. »

« La résistance imprévue de la Belgique, puis la bataille de la Marne, ont fait échouer ce premier plan. Alors notre grand état-major a voulu tourner, par la marche sur Calais, la nouvelle barrière formée par les tranchées et les poitrines des soldats de France. Cette nouvelle tentative a échoué comme la première en nous coûtant 300.000 hommes pour les premiers jours seulement de la bataille, et beaucoup plus si l'on compte l'usure des seize mois suivants. Là-dessus, le même grand état-major décide de passer par Verdun, tâche qu'il envisageait comme impossible aux premiers jours de la guerre. Comment croit-il pouvoir accomplir avec des armées qui portent le poids de deux ans de guerre une opération qu'il n'a point osé entreprendre avec une armée fraîche et remplie d'enthousiasme ? Il s'agit donc d'un pis-aller ? Cela n'est pas rassurant. Mais puisqu'il le fait maintenant, pourquoi, malgré de légitimes hésitations, n'a-t-il pas essayé de le faire au mois d'août 1914 ? A tout le moins il s'épargnait l'invasion de la Belgique, qui nous a mis l'Angleterre sur le dos, il n'aurait pas dangereusement ses lignes, il n'aurait que deux dangereux adversaires au lieu de trois — le troisième, l'Anglais, devenant de jour en jour plus redoutable. »

« En somme, nous jouons aujourd'hui la carte qui au début nous paraissait la moins bonne, et avec beaucoup moins d'atouts qu'au début. Ce n'est pas drôle ! »

Voilà, vous dis-je, ce que doit penser l'Allemand susnommé, s'il s'en trouve un sur la terre.

Pierre Mille.

Voilà le fait : il est brutal et doit être dit brutalement. Un poilu, aveuglé de la guerre, monte dans le Métro en première classe avec un billet de seconde. C'est son droit, on le sait. Il est accompagné, bien entendu, d'une personne — sa femme — qui le guide. La contrôlease pointe les billets et, au vu du billet de seconde que lui présente l'Antigone, réclame le supplément : deux sous.

Les voyageurs ont protesté avec indignation contre cette façon d'agir. Elle est sotte et injuste. Il va de soi que le soldat aveugle ne pouvait se diriger seul, qu'il devait être conduit et que la personne au bras de qui il s'appuyait devait bénéficier du « déclassé », pour parler le langage administratif.

C'est ce que n'a pas compris l'employée trop stricte, et c'est pourquoi nous publions cet écho afin qu'une erreur aussi lourde ne soit plus jamais commise.

Les midinettes jouent de malheur ! Il vient de leur arriver une plaisante aventure, et elles nous pardonnent de la conter...

On sait que les midinettes réclament contre les sa-

laire de guerre introduits dans la couture... Une ligue féminine, que nous ne nommerons pas, s'est émue de leurs doléances et leur a offert spontanément de prendre leur cause en main...

Enthousiasme dans les ateliers !

Une délégation de jeunes ouvrières se rendit au siège de la ligue... Mais, dès le seuil, elles reculérent...

Les ligueuses, absorbées par de plus hauts soucis, avaient totalement négligé ce soin superflu qu'est la toilette !... Elles portaient des souliers plats à bouts carrés, un austère chapeau sans fleurs ni couronne, et leur robe était encore à la mode d'il y a quatre ans, beaucoup plus désuète aujourd'hui que la mode de 1830 !...

Elles ne sauront jamais parler chiffons ! souffla Mimi-Pinson, consternée, à l'oreille de sa sœur Jenny l'ouvrière.

Et Jenny répondit sur le même ton :

— Les Parigots nous demanderaient : « C'est-y vous qui les habillez ? » Elles compromettraient notre affaire !

Après quelques paroles cérémonieuses échangées avec les ligueuses, les midinettes descendirent l'escalier, en coup de vent printanier... Et la présidente de la ligue dit à sa secrétaire générale :

— Pauvres enfants ! Nous leur avons rendu l'espoir ! Ecoutez-les rire !

Nous parlions, il y a peu de jours, de la vaillance dont font preuve certaines femmes en ce temps de guerre et nous signalions notamment les femmes forgerons. « Combien d'autres, nous est-il écrit, font un métier aussi pénible, et qui mériteraient une citation au « Bulletin des héroïnes de l'arrière », s'il existait ! »

« Que dites-vous de cette artiste qui, il y a un an et demi, ne vivait que dans la douce pratique de son art, et qui depuis lors, toute frêle pourtant, foule toute la journée des vêtements militaires, les « platin » sous un fer de six kilos ? Métier pénible, que beaucoup d'autres, aussi peu fortes qu'elles, font, comme elle, avec le sourire, et qui briserait le corps de ces courageuses Françaises si elles n'avaient dans l'âme la constante fierté d'accomplir un devoir en un moment où tout le monde doit faire plus que le sien ! »

Et comment ne rendrions-nous pas hommage à ces femmes-là qui, discrètes et anonymes, serviront leur pays avec le même courage jusqu'au jour où la Victoire leur dira : « Maintenant, vous avez le droit de vous reposer. »

Il se comprend aisément que l'on ait en ce moment le plus grand besoin, pour les hôpitaux, de toute l'eau oxygénée disponible et que les élégantes qui aiment décolorer leur chevelure au blond se voient rationnées par les marchands, au point de ne pouvoir plus obtenir de la précieuse eau que par très petites quantités à la fois.

Cette nécessité patriotique n'est pas du goût d'une de nos grandes, on pourrait dire de nos ex-grandes divas, qui, pour n'être plus d'une jeunesse extrême, garde la coquetterie du cheveu blé d'or et ne voudrait pour un empire — même celui sous lequel elle est née — changer le ton de sa coiffure.

Aussi bien a-t-elle avisé. Par vingt-cinq centimes, elle fait acheter de l'eau oxygénée tous les jours, et l'embouteille fort proprement. Dans sa cave — casier spécial — elle range ce cru d'un nouveau genre et pousse l'originalité jusqu'à l'étiqueter selon l'année. On trouve là de l'eau oxygénée 1915 et de la 1916 aussi.

Elle vient de capsuler sa centième bouteille : « La guerre peut durer, dit-elle maintenant avec une légitime fierté, j'ai de quoi attendre la paix. »

Deux jeunes filles, Mlles Gay, professeurs de français à Buenos-Aires, afin de venir en aide à nos blessés, ont eu l'idée charmante et très féminine de demander aux grands *estancieros* de l'Argentine une poignée de laine de leurs troupeaux. On sait que le commerce des laines est une source d'immenses revenus pour la République Argentine.

Prélever cette dîme sur la tonte des brebis, c'était laisser Ruth continuer sa cueillette biblique. Mais plus riches que Booz, les éleveurs argentins multiplèrent les poignées de laine. Un monceau s'éleva devant les deux Françaises ; une maison d'exportation leur en offrit 40.000 francs, à la grande joie de Mlles Gay, qui versèrent le produit de cette fructueuse récolte au comité français de Buenos-Aires. Cette somme est venue grossir nos caisses de secours.

Un si joli exemple du patriotisme des Français à l'étranger n'est pas rare. Des millions ont été ainsi envoyés d'Argentine à la mère-patrie.

Le Veilleur.

LE FRONT DE PARIS

La mode a tourné

La Bruyère, à propos de la mode, parle d'une fleur des champs, d'une humble fleur bleue, qui fit un temps les délices de la belle société : « Aujourd'hui, écrit-il, elle est courue, les femmes s'en parent; demain elle est négligée, et rendue au peuple. »

En guerre aussi, il y a une mode. Ainsi, pendant les premiers seize mois, il parut bien joli d'employer un langage rude et vulgaire pour parler de nos héros du front, et pour conter leurs exploits admirables. Or, il semble qu'à présent l'on y renonce volontiers. Les fleurs bleues de la langue verte seront bientôt délaissées, et restituées à qui en voudra.

Nous méditons naguère chez un cordonnier au sujet d'une surprenante paire de bottes. Survint un pauvre monsieur, bien maigre et bien fragile. Dieu juste! qu'il avait donc mauvaise mine, le malheureux! Comme c'était un vieux client, le cordonnier lui demanda de ses nouvelles : « Je vais un peu mieux, répondit l'infortuné : j'ai passé sept mois dans un sanatorium. » Puis, d'une voix faible, éteinte, il déclara poliment :

— Je viens pour commander des godasses en chevreau...

Peu après, dans un salon où l'on prenait le thé, une bonne vieille dame avisa un fort prestigieux commandant d'état-major. L'on ne pouvait douter que ce commandant ne fût d'état-major, même si l'on n'avait pas distingué son insigne : car il montrait, en effet, cette physionomie impénétrable autant que courtoise, ce geste rare et de haut style, cette voix un peu lente et tempérée que vous savez et qui ne trompe guère... Or, la bonne dame attendrie s'écria, soudain, en s'adressant à l'impeccable officier :

— Ah! commandant, justement mon fils est poilu aussi dans un état-major...

Le commandant a souri; pourtant la bonne dame aurait dû prononcer « attaché » au lieu de « poilu ». Mais quand une bonne dame peut placer : « poilu », elle est si fière!

Le soir, nous dînions à côté d'une charmante petite jeune fille du Poitou, une exquise et pure fleur provinciale, blanche, rose, modeste, aimable et réservée, souriante et douce : une perle. Au bout d'un instant, comme nous discutions avec assez d'animation pour avoir oublié de lui offrir à boire, elle nous tendit timidement son verre vide et murmura d'un ton angélique :

— Voudriez-vous bien, cher monsieur, me verser un peu de pinard, je vous prie?

Elle croyait s'exprimer tout à fait comme il faut en 1916, la pauvre innocente.

Or, elle arrivait tout droit du Poitou; et la bonne dame était bien âgée; et le moribond était resté sept mois au sanatorium. Tous ces gens-là ne pouvaient connaître ni sentir la mode.

Ce n'est pas comme ma cousine Charlotte. Hier, en me désignant une grande boîte de cigarettes destinées à ses amis de l'hôpital : « Voilà pour mes soldats », faisait-elle gaiement. En 1915, elle eût dit : « Voilà pour mes poilus ».

Comme ensuite l'un de ses enfants renversa par mégarde un encrier sur lui et se contenta de lâcher un paisible : « Moi, maman, j'm'en fais pas!... » elle le gilla, et alla donc!

— Ce n'est pas, m'expliqua-t-elle, à cause de sa maladresse, qui est involontaire, ni même de son costume perdu : mais je ne veux pas que ce gamin s'exprime de cette manière-là!

Enfin, Charlotte n'a-t-elle pas flanqué sa cuisinière à la porte sous prétexte que celle-ci avait un matin crié à la femme de chambre par la fenêtre de l'office :

— Antoinette, venez-vous prendre le jus de madame?... Il est prêt.

La mode a tourné.

Marcel Boulenger.

L'INQUIÉTANTE QUIÉTUDE



L'ONCLE SAM. — Toute la largeur de l'Océan me sépare du théâtre des hostilités; je suis vraiment bien protégé...

(L'Es, New-York.)

LA PRISE DE TRÉBIZONDE

Tandis que devant Verdun une nouvelle accalmie se produit, le succès de nos alliés en Turquie promet les plus utiles résultats.

Nouvelle accalmie dans la région de Verdun succédant à l'offensive du 17 avril. De plus en plus, l'ennemi est contraint d'espacer ses attaques. Les pertes sanglantes qu'il subit l'obligent à amener sur le terrain, au lendemain de chaque échec, des troupes composites, réformées et reposées à l'arrière. Pour calmer l'angoisse grandissante, que justifient la durée et l'intensité d'un effort gigantesque par ses moyens, mais vain par ses résultats, la presse allemande s'exalte chaque jour sur l'esprit de sage méthode des opérations raisonnées et prudentes de l'état-major. Ainsi, dans la nécessité où se trouve le haut commandement allemand de persévérer dans une entreprise désespérée, il a paru indispensable de rassurer l'opinion qui s'alarme à juste titre, en proclamant l'infailibilité des méthodes, la sage lenteur des opérations, et le grand souci d'épargner le matériel humain.

La prise de Trébizonde, annoncée officiellement par les communiqués russes et français, était prévue depuis plusieurs jours. C'est, en soi, un fait de la plus haute importance. Trébizonde possède une rade excellente, et de très bonnes routes la relient à Erzeroum, Mush et Bitlis. Les Turcs ne l'ont d'ailleurs abandonnée qu'après une résistance acharnée. Mais l'occupation de Trébizonde vaut surtout parce qu'elle confirme nettement, aux yeux de tous, l'ascendant pris par les Russes sur les troupes turques. Cette supériorité marquée, indiscutable aujourd'hui, est de nature à influencer gravement sur les destinées militaires d'un pays qui n'escompte aucun avantage de cette guerre, qui redoute plutôt un nouveau démembrement, et qui, par là-même, est particulièrement prédisposé aux lassitudes et aux défaillances qu'engendrent les échecs répétés.

C'est en vain que la presse allemande tentera de diminuer la portée de cet événement. Elle

serait mal venue à prétendre que l'Allemagne a toujours considéré comme appoint négligeable la coopération militaire de la Turquie. Il suffirait, en effet, de la renvoyer aux écrits d'avant-guerre du général de Bernhardi qui avait d'avance déterminé le rôle important que devrait jouer cette dernière, dans l'hypothèse d'un conflit européen.

Au reste, la prise de Trébizonde, qui consolide



l'occupation d'Erzeroum d'une part, et d'autre part donne au flanc droit des armées russes un excellent point d'appui, accentue la menace la plus douloureuse au grand rêve oriental germanique. Cette avance met à néant les espoirs de Berlin tournés vers Bagdad. Après la perte de l'Arménie, la perte de la Mésopotamie est fatale : c'est une question de temps.

Enfin, le communiqué russe fait mention que les troupes de l'armée du Caucase ont été appuyées par un corps de débarquement. Quand on sait combien une opération de ce genre est délicate et périlleuse, on est obligé d'admettre qu'elle n'a pu être conçue et réalisée qu'à la faveur de la maîtrise absolue de la mer Noire.

ÉTATS-UNIS ET ALLEMAGNE

La note du président Wilson

WASHINGTON, 19 avril. — La note du président Wilson n'a pas été envoyée à Berlin. Le président et, comme lui, le monde politique estiment que la situation est d'une gravité qui exige que la note soit soumise au pouvoir législatif avant d'être envoyée.

Le président portera donc toute la question des résultats de la controverse sous-marine devant les deux Chambres, qui ont décidé de se réunir dans ce but, aujourd'hui mercredi.

En ce qui concerne sinon les termes, du moins le sens de cette note, on croit qu'elle est la plus catégorique des notes du président et qu'elle exige, en termes très nets, la renonciation aux atrocités de la guerre sous-marine.

On prévoit que l'Allemagne, mise en face d'une possibilité de rupture diplomatique, trouvera une échappatoire et prétendra encore qu'elle change de politique.

On fait remarquer la coïncidence significative des événements du Mexique survenant à point pour détourner l'attention publique, et on rappelle les menées propagandistes des Allemands dans tous les États-Unis.

Ainsi, beaucoup croient que l'incursion de Villa aux États-Unis fut due à l'influence louche des propagandistes.

Dans tous les cas, on tient pour établi que le consulat allemand de Parra aurait poussé les partisans de Carranza à attaquer la cavalerie américaine et que les Allemands intriguaient sur d'autres points du Mexique.

Ayuntamiento de Madrid

"Trop tard", répond Lansing à Bernstorff



M. LANSING

WASHINGTON, 19 avril. — Entre temps, une démarche allemande a été faite ou, du moins, tentée ici.

Conformément à des instructions de Berlin, le comte Bernstorff a demandé une entrevue à M. Lansing.

Il lui a remis un memorandum qui serait analogue à celui qu'il remit après la destruction de l'Arabie et qui répéterait que la manière dont l'Allemagne fait la guerre sous-marine est conforme au droit international.

L'Allemagne promet en outre de donner satisfaction pour toute violation faite sans autorisation ou sans intention aux droits des neutres.

Mais le secrétaire d'Etat, après avoir pris connaissance de cette note, aurait déclaré que la visite du comte Bernstorff ne pouvait avoir aucun effet, la ligne de conduite du département d'Etat étant dès maintenant arrêtée.

D'autre part, l'ambassadeur des Etats-Unis à Vienne a été chargé de demander à l'Autriche des renseignements concernant l'attaque de la barque russe *Imperator* par un sous-marin, sans avertissement préalable.

Le recrutement en Angleterre

M. Asquith désirant établir l'accord complet du cabinet, demande un délai au Parlement.

LONDRES, 19 avril. — L'ajournement de la déclaration que M. Asquith devait faire hier à la Chambre des Communes a montré que toutes les divergences n'ont pas encore disparu.

Ainsi, M. Lloyd George s'est révélé partisan du service obligatoire, sans distinction entre célibataires et hommes mariés, et une forte fraction d'unionistes et de libéraux partage sa manière de voir. Mais le cabinet compte un groupe puissant qui est convaincu qu'on peut trouver un nombre de combattants suffisant pour le moment, sans imposer le service à tous les hommes ayant l'âge d'être appelés.

En raison de cette situation, M. Asquith a déclaré aujourd'hui à la Chambre des Communes que

Il a, en conséquence, proposé l'ajournement de la Chambre jusqu'au mardi 25 avril, afin de permettre au cabinet de plus amples délibérations.

LA GUERRE SOUS-MARINE

Les pirates ont assassiné 3.117 non combattants.

LONDRES, 19 avril. — M. Runciman a déclaré hier, à la Chambre des Communes, que le total des non combattants tués ou noyés à la suite d'attaques ennemies contre les navires de commerce et bateaux de pêche, entre le 4 août 1914 et le 15 avril 1916, est de 3.117. Ce chiffre comprend 1.754 marins, 188 pêcheurs et 1.175 passagers.

Et ils continuent

LONDRES, 19 avril. — Le Lloyd annonce que le vapeur norvégien *Terjevik* a coulé hier dans la baie de Cascaes, après trois explosions produites à bord.

L'équipage est sauvé.

Communiqué britannique

LONDRES, 18 avril. — Au cours des trente dernières heures, nous avons pénétré à deux reprises différentes sur divers points des tranchées allemandes. Hier, notre pénétration a eu lieu une fois de jour et une fois de nuit; chaque fois, notre succès a été complet.

Nous avons détruit l'emplacement d'une mitrailleuse et jeté des grenades dans plusieurs abris; nous avons eu un blessé et un manquant. Deux officiers allemands et au moins une vingtaine d'hommes seraient tués.

Pendant la nuit, les Allemands ont fait contre nos positions de Saint-Eloi deux petites attaques précédées d'un violent bombardement dans la soirée.

Nous les avons repoussés avec succès.

Aujourd'hui, quelques duels d'artillerie isolés ont eu lieu.

A l'est de Vermelles, il y a eu quelques opérations de mines qui n'ont pas modifié la situation générale.

ELIXIR COMBIER

DÉLICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

PARIS, Rue St-Augustin, n° 22

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mercredi 19 Avril (626^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Aucun événement important à signaler au cours de la nuit sur l'ensemble du front en dehors d'un bombardement assez violent à l'est de la Meuse, dans la région sud du bois d'Haudromont.

Hier, 18 avril, les troupes russes de l'armée du Caucase, appuyées par le canon de la flotte et par un corps de débarquement, se sont emparées, après un combat acharné, de l'importante place forte de Trébizonde.

VINGT-TROIS HEURES. — A l'ouest de la Meuse, activité considérable de l'artillerie sur la cote 304 et sur nos premières lignes entre le Mort-Homme et Cumières.

A l'est de la Meuse, bombardement violent dans la région Douaumont-Vaux.

En Woëvre, journée calme dans les secteurs du pied des Côtes-de-Meuse.

Aux Eparges, l'ennemi a lancé ce matin trois attaques successives sur nos positions. Toutes ses attaques ont été repoussées. Au cours de la dernière, l'ennemi, qui avait réussi à prendre pied un instant dans nos tranchées, sur un front de 200 mètres environ, en a été rejeté aussitôt par notre contre-attaque qui lui a fait subir des pertes sérieuses.

Aucun événement important à signaler sur le reste du front.

LA SITUATION A VERDUN

M. André Tardieu, député de Seine-et-Oise, qui commande en ce moment en première ligne un bataillon de chasseurs, a été entendu hier par la commission de l'armée sur la situation à Verdun, d'où il revient, et sur l'organisation défensive de notre front.



LE CAPITAINE ANDRÉ TARDIEU photographié dans la tranchée

La santé du général Gallieni

Le général Gallieni, ancien ministre de la Guerre, a quitté l'hôtel des Réservoirs, à Versailles, pour être transporté rue Maurepas, à l'ancienne maison de convalescence des dames françaises, transformée en hôpital auxiliaire. Le général Gallieni va subir deux opérations : la première, peu importante, aura lieu dans quelques jours et sera suivie plus tard de la prostatectomie.

Ayuntamiento de Madrid

Où la politique rend quelques services aux Beaux-Arts

C'est en Italie

« Une transaction est intervenue entre le ministère de l'Instruction publique italien et la Banca Commerciale Italiana, en vertu de laquelle cette dernière cède au premier la statue dite *Niobide Sallustiana*, et le gouvernement royal la cède à la ville de Rome. »

Ce petit entrefilet, ce fait divers apparemment sans grande importance pour l'époque actuelle, émeut l'Italie en général et Rome en particulier. C'est que, malgré la guerre, les Italiens ne peuvent oublier l'art, et, d'autre part, cette transaction met fin à des discussions et à des procès qui durent depuis huit ans.

Ce fut en 1906 que des ouvriers qui travaillaient dans un terrain de la Banca Commerciale Italiana, situé au quartier Salaria, à Rome, découvrirent l'admirable statue en question.

Le bureau des fouilles avisé comme l'exige la loi, se rendit sur les lieux de la découverte, et son directeur, le commandeur Boni, assisté des professeurs Della Seta, Loewy, Amelung, etc., reconnut qu'il s'agissait de la reproduction romaine d'une œuvre grecque représentant une des filles de Niobé qui, frappée dans le dos par une flèche d'Apollon, selon le mythe fameux, lançait à sa mère, avant de mourir, un appel désespéré.

Sans aucun doute, la statue faisait partie d'un groupe colossal de quinze statues, Niobé et ses quatorze enfants, qui devaient orner la villa somptueuse d'un Romain d'il y a deux mille ans. La querelle éclata immédiatement.

Tout d'abord, les ouvriers qui avaient découvert la statue exigèrent la moitié du prix estimé par les experts.

Vint ensuite l'ancien propriétaire du terrain qui soutenait que l'acte de vente ne stipulait aucune convention pour les objets retrouvés dans le sous-sol.

Enfin, ce fut l'Etat et la ville de Rome qui produisirent leurs droits.

Cependant, la Banca Commerciale Italiana avait fait transporter la précieuse découverte à son siège principal de Milan.

Le maire de Rome, M. Nathan, soutenu par une campagne de toute la presse italienne, se rendit à Milan afin de revendiquer la Niobide. La réception qu'il y rencontra ne fut certes pas correcte. Quelques dizaines d'apaches l'accueillirent avec force boules de neige.

Rome, froissée de l'offense faite à son premier magistrat, manifesta contre Milan. Les choses allaient se gâter, mais le gouvernement central calma les esprits en annonçant qu'il allait par voie judiciaire la Banca Commerciale Italiana.

Le procès, commencé en 1908, durerait encore si la guerre n'avait amené la paix. C'était dans l'intérêt général, mais surtout de la Banca Commerciale Italiana.

Depuis quelques mois, ce puissant institut de crédit est sur la sellette. La presse de tous les partis l'accuse d'être une filiale de maisons allemandes. Sa situation est fortement compromise.

Heureusement pour lui, les journaux de la péninsule ne se préoccupent pas, ou pas encore, de savoir si, en cédant à la nation italienne la statue, il accomplit un beau geste ou un geste prudent.

On pourra donc voir la Niobide dans le Museo Nazionale Romano.

Autriche et Bulgarie se partagent la peau de l'ours

ATHÈNES, 18 avril. — Un arrangement entre l'Autriche et la Bulgarie vient de fixer la frontière provisoire des deux puissances en Serbie.

La ligne frontière est désignée par une série de groupes de deux villes dont une est déclarée autrichienne, l'autre bulgare.

Cette ligne part de Ossipovatz (autrichienne) et Poseravatz (bulgare), continue par Lapovo (autrichienne) et Sotina (bulgare), Tagodma (autrichienne), Tchouria (bulgare), Krujevalz (autrichienne), Stabat (bulgare). (Radio.)

Les Bulgares font irruption en territoire grec

ATHÈNES, 19 avril. — Suivant la *Nea Hellas*, un détachement germano-bulgare, ayant à sa tête des officiers bulgares, a fait irruption dans le village de Sfelapekta où il a arrêté six Grecs, qui ont été conduits à Strumitza.

Une délégation des habitants du village est venue à Salonique protester auprès des autorités grecques.

“ Le bien de la civilisation et les plus hauts intérêts de l'Allemagne même demandent que l'Allemagne et l'Autriche soient défaites. ”

Extrait de l'Adresse de l'élite américaine aux Alliés

Le 17 avril, une Adresse aux nations alliées a été signée par cinq cents personnages américains, représentant l'élite de la magistrature, du clergé, de l'enseignement, des lettres, des sciences et de l'activité économique des Etats-Unis.

Cette adresse est la première manifestation de ce genre qui ait jamais été organisée aux Etats-Unis. Voici le texte de ce remarquable document :

Nous soussignés, citoyens des Etats-Unis d'Amérique, envoyons à vous, peuples des nations de la Triple-Entente, et à vos alliés, ce message :

Notre jugement soutient votre cause, nos sympathies et nos espérances sont avec vous dans cette lutte. En disant cela, nous sommes sûrs d'exprimer les convictions et les sentiments de l'immense majorité des Américains.

Depuis le début du terrible conflit mondial actuel, il n'a pas manqué en Amérique de manifestations individuelles d'ardente sympathie pour la cause de la Grande-Bretagne, de la France et de leurs alliés, ainsi que d'horreur et de réprobation pour les méthodes employées par les confédérés feubons dans la conduite de la guerre. Mais les patriotes américains, tout en exprimant individuellement, soit en public, soit en particulier, leurs vœux — qui trouvaient largement écho d'autre part dans la presse quotidienne de toutes les régions du pays — avaient hésité jusqu'à présent à se réunir pour quelque déclaration plus formelle, d'abord parce qu'ils s'en remettaient au gouvernement de parler, et ensuite de crainte d'embarasser le gouvernement dans les difficiles négociations occasionnées par les violences allemandes et dans ses efforts pour maintenir cette neutralité officielle qu'il a un devoir de conserver, avec l'espoir que cette neutralité lui permettrait de mieux soutenir les colonnes chancelantes du droit international et l'aider à conserver — selon la phrase du président — les fondations sur lesquelles pourra être reconstruite la paix.

Le moment est venu cependant, si vraiment il n'est pas depuis longtemps passé, où les Américains se doivent à eux-mêmes d'exprimer plus publiquement et plus formellement leur sympathie et leur jugement. De même que nous nous sommes toujours considérés comme une nation libre d'exprimer ouvertement nos sympathies aux peuples luttant pour leurs libertés, de même nous avons le devoir aujourd'hui tout au moins de manifester clairement la solidarité de nos sentiments pour ceux qui luttent afin de préserver les libertés du monde et les plus hauts idéals de civilisation.

Devant les grandes questions morales mises en cause et dont la bonne solution est vitale pour toute l'évolution future de la civilisation, la conscience américaine ne peut pas continuer à se taire. Elle ne peut pas courir le risque de sembler rester neutre sans se sentir atteinte dans sa propre intégrité et dans son respect d'elle-même. C'est pour cette raison qu'il a paru convenable et nécessaire de donner à l'opinion publique américaine une expression plus collective.

Les faits principaux de la controverse nous ont été soumis depuis longtemps. Le cas des alliés germaniques notamment n'a pas manqué d'abondants exposés. Les meilleurs publicistes et professeurs allemands ont présenté le point de vue austro-allemand avec grande éloquence. De nombreux documents allemands ont été largement répandus et une propagande germanique active et parfois insidieuse a été poussée fort loin dans les Etats-Unis.

Le jugement américain a été mûrement formé et il s'est fondé très largement sur une étude des documents allemands et des déclarations allemandes sur les points en litige.

Les signataires du présent document ne méconnaissent pas les grandes contributions que l'Allemagne a faites jadis au commun trésor de la civilisation moderne; tous, nous reconnaissons notre dette envers l'Allemagne; beaucoup d'entre nous ont bénéficié d'une éducation allemande; quelques-uns d'entre nous sont de sang allemand. Mais le bien de cette civilisation pour laquelle l'Allemagne a tant donné, et les plus hauts intérêts de l'Allemagne même demandent que dans ce conflit l'Allemagne et l'Autriche soient défaites. C'est plein de confiance et d'espoir que nous attendons le résultat.

L'invasion de la Belgique est à nos yeux un crime que rien ne pourra jamais justifier. Elle restera comme une tache sur l'histoire de l'Europe. La conscience du peuple américain crie et proteste contre les outrages à la civilisation commises par vos canons et contre leurs méthodes de

guerre, qui enfreignent les lois internationales des nations et les lois morales de l'humanité.

La sainteté des traités, les droits des petites nations, la question de savoir si le militarisme doit l'emporter sur la civilisation, tout cela est impliqué dans la décision finale.

Une paix qui ne rendrait pas la Belgique au peuple belge et à son propre gouvernement, qui ne lui donnerait pas une indemnité suffisante pour lui permettre autant que possible de reconstruire ses cités et ses villages dévastés et de restaurer sa prospérité ruinée, une paix qui ne reconnaîtrait pas les droits des petites nationalités de l'Europe, une paix qui ne donnerait pas des garanties qu'une calamité telle que la présente guerre ne puisse se reproduire, une paix qui n'assurerait pas toutes ces choses serait un désastre et non une bénédiction.

C'est parce que nous pensons que le succès de la Grande-Bretagne, de la France, de l'Italie et de la Russie signifiera la restauration de la Belgique et de la Serbie et la suppression du militarisme que nous faisons des vœux ardents pour sa réalisation. C'est à cet espoir qu'est attaché pour nous l'avenir de la civilisation même.

Les souffrances de la France envahie

Une personne de X... (Nord) qui, au prix de mille difficultés et de dangers affrontés, a pu regagner les lignes françaises, nous a donné au sujet de la vie économique dans cette ville des renseignements et des chiffres qui en disent plus que les plus longues phrases :

Le ravitaillement se fait très difficilement, et la population ouvrière, qui est réduite au chômage, souffre beaucoup de la cherté des vivres. Les pommes de terre qui sont distribuées à raison de 100 grammes par personne se vendent 1 fr. 50 le kilo. La viande de boucherie atteint les prix de 24 à 26 francs le kilo. Le beurre, 20 à 22 francs le kilo. On ne trouve de charcuterie que très difficilement. Plus de boissons telles que vin, cidre, café. Force est donc de boire de l'eau. Plus de légumes verts. Plus de lait. Grâce au Comité Hispano-Américain, seuls les enfants et les vieillards peuvent avoir un peu de lait concentré.

Les Allemands ont tout fait pour entrer en possession de l'or français et des billets de la Banque de France, restés entre les mains de la population. Ils donnaient au change, contre des bons municipaux, pour les billets, 25 0/0, et pour l'or, 30 0/0. Le résultat fut cependant médiocre, les intéressés gardant précieusement la belle monnaie de France.

Les soldats ennemis, tous très âgés, ne logent plus chez l'habitant : ils sont casernés dans des locaux spécialement aménagés à cet effet.

Ils touchent le prêt du temps de paix. Le café leur est interdit; par contre, le cinématographe est gratuit pour eux.

Malgré les difficultés et la monotonie de la vie dans laquelle ils sont confinés, les habitants des régions envahies ont un moral excellent soutenu par leurs secrètes espérances.

DANS LA MARINE

Commandements à la mer. — Sont nommés aux commandements suivants : les lieutenants de vaisseau Mouget, du torpilleur d'escadre Ensigne-Roux; de Laurens-Castellet, du torpilleur d'escadre Châtelier.

Vente de Titres à Londres

La Banque de France reçoit à Paris (25, rue Radziwill) et dans toutes ses succursales des départements les ordres de vente, sur le marché anglais, de titres détenus en la possession de Français depuis le 1^{er} août 1914.

Elle prend à sa charge les frais d'envoi et d'assurance. Dès la réalisation, elle verse au donneur d'ordre, en monnaie française, et sous la seule déduction des frais payés à Londres, le produit de la vente augmenté du bénéfice du change.

Les valeurs susceptibles d'être vendues sont nombreuses, qu'il s'agisse de titres internationaux également cotés en France ou d'actions et obligations négociables seulement sur les marchés étrangers.

Parmi les valeurs ayant donné lieu à des réalisations, on signale notamment les fonds d'Etat des pays Scandinaves, d'Egypte, de Russie, du Japon, de la Chine, du Siam, du Brésil, de l'Uruguay, de l'Argentine, du Chili, du Venezuela, etc.; des Consolides et les fonds des Colonies Britanniques, en particulier du Dominion du Canada, les Emprunts de Villes telles que Stockholm, Christiania, Moscou, Bakou, Tokio, Osaka, etc.; les Valeurs Industrielles anglaises, les mines d'or, les valeurs de caoutchouc, la De Beers, le Rio, la Royal Dutch, la Shell Transport, le Lautaro Nitrate, la Banque Agricole d'Egypte, etc., ainsi que les Valeurs Américaines.

La conquête de Berlin par les Bulgares

Cette conquête, comme bien on pense, est au figuré

Le 13 avril dernier, en racontant une « soirée turque » de Berlin, nous annoncions que l'« Association allemande pour le développement des relations artistiques et littéraires avec les peuples alliés » se proposait d'organiser une soirée bulgare.

Eh bien, elle a eu lieu et elle a laissé « un souvenir qui sera éternel dans l'âme de ceux qui y ont assisté ». Ce sont les feuilles allemandes qui parlent, bien entendu.

Pour lui donner un plus beau décor, on avait emprunté la salle des séances de la Chambre prussienne des députés. Les Bulgares sont mieux traités que les Turcs : ceux-ci n'avaient été reçus qu'au Lessing Museum. Mais les Turcs sont des esclaves de vieille date.

Les Bulgares, par contre, sont des serviteurs engagés tout récemment, et la Bulgarie n'est pas encore entièrement arrachée à l'influence russe ou française. La kullur n'y est qu'à l'état embryonnaire : il est vrai qu'étant donnée sa ressemblance avec la barbarie bulgare l'assimilation s'accomplira rapidement.

La soirée bulgare, qui était gratuite, a donc eu un succès remarquable. Il faut avouer toutefois que la gratuité réparait à la pauvreté du programme.

Elle commença par un discours de M. Mayer, conseiller financier, qui traita ce sujet tout à fait divertissant : « L'importance économique de la Macédoine pour... les empires du Centre. »

Les Bulgares, qui ne se sont battus que pour avoir cette province, ont dû faire une drôle de figure.

La conférence avait à peine pris fin que la musique, prêtée par les autorités militaires, entama les notes « majestueuses » de l'hymne bulgare. C'était M. Rizow qui faisait son entrée dans la salle.

M. Rizow est ce diplomate qui, tout en représentant son pays à Rome, faisait de l'espionnage pour le compte de l'Allemagne, de sorte que le baron Sonnino le pria, quelques jours avant l'entrée de l'Italie dans le conflit, d'aller représenter la Bulgarie à Berlin.

Ce parfait gentilhomme s'étant assis à la place d'honneur, la fête continua.

Les comptes rendus allemands marquent ici une lacune regrettable. Ils parlent d'une « suite de manifestations artistiques du pays allié », mais oublient de préciser.

Manifestations artistiques des Bulgares? Hum! Massacres? incendies? pillages? N'insistons pas.

Puis, un jeune officier bulgare, dont la postérité ne connaîtra point le nom, lut à l'assemblée... la biographie de Ferdinand de Cobourg. Isar des Bulgares, « héroïque vainqueur de tous les ennemis de la patrie ». Ce jeune guerrier ne devait pas sortir de l'école du général Savoff, ancien commandant en chef de l'armée bulgare, qui, en 1912, faisait à un correspondant du Times la description suivante du courage de son souverain : « Que peut-on faire d'un homme qui vit continuellement dans la crainte physique, qui n'ose pas regarder un soldat blessé, qui tremble en entendant gronder le canon et qui a pris demeure dans un train, continuellement chauffé, afin de pouvoir déguerpir à la première alerte? » (Reproduit par le Times du 20 janvier 1916.)

Après la lecture de la biographie souveraine, les autorités passèrent au buffet; les autres furent priés de s'en aller. C'était fini. C'est-à-dire, non. Au moment où la foule s'écoulait par les portes de sortie, un Bulgare, électrisé sans doute par cette magnifique soirée, s'élança sur une table et cria : « Revoyons-nous souvent! Il faut nous connaître! »

Les journaux allemands donnent la liste des assistants qui est fort longue. Mais vous y chercherez vainement le nom de Maximilien Harden qui, lui, connaît fort bien les Bulgares.

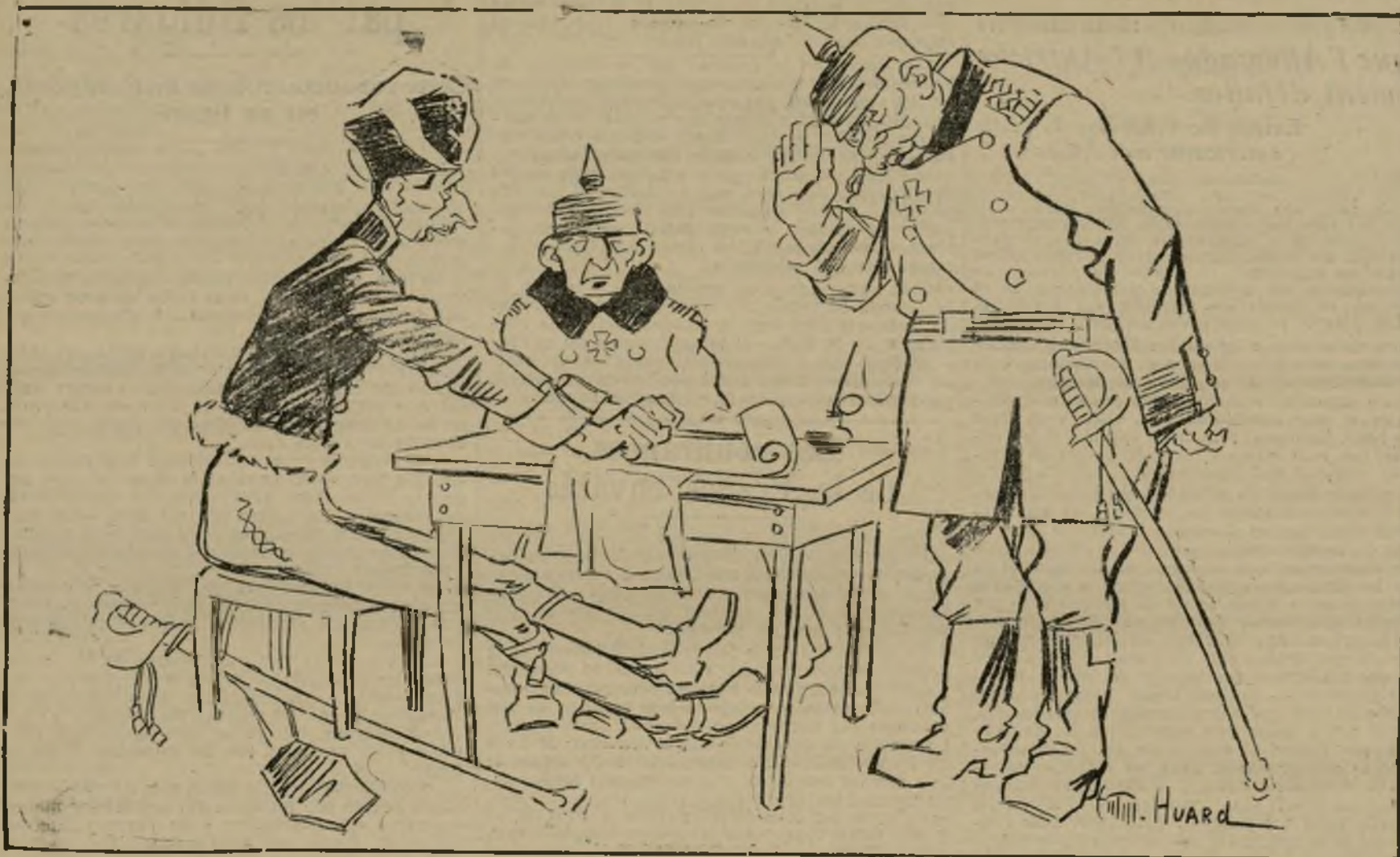
Dans sa Zerkunft (juillet 1913), voici comme il parlait d'eux : « Vous avez conservé les sauvages et hideux instincts des hordes dont vous êtes les descendants et qui ont, il y a mille ans, épouvanté le monde de leurs forfaits. Vous les continuez aujourd'hui, vous les primaires incivilisés, qui vous trouvez au niveau le plus bas du développement intellectuel et moral. »

On remarquait aussi l'absence de tout Turc. Mais il s'agissait là d'une simple jalousie de métier. Dans le Feni-Ast (1/11 juillet 1913), journal ottoman de Thessalonique, nous lisons cette phrase : « Le rapport des autorités ottomanes sur les atrocités bulgares fera frémir d'horreur tous les Turcs. »

Des atrocités qui font frémir les Turcs? Ça devait être vraiment de la belle ouvrage!

G. G. Z.

Ils ont foncé... Ils ont fondu! par Emm. HUARD



— Il faut fondre sur l'ennemi, entendez-vous ?
— C'est fait, Altesse, nous avons fondu déjà de près de deux cent mille hommes...

Autour de Verdun, l'insaisissable joyau!



Le formidable effort allemand, malgré l'évidence de son inutilité, s'obstine devant Verdun. Parfois, il s'arrête pour reprendre haleine et puis il se rue encore... Depuis tantôt deux mois, nos héros narguent les entreprises du Faïner germanique, qui, grondant, jetant feu et flamme, perdant chaque jour un peu plus de son souffle et de son sang, s'acharne désespérément à la conquête d'un insaisissable joyau.

DERNIÈRE HEURE

APRÈS LA PRISE DE TRÉBIZONDE

Nouveaux progrès russes à l'ouest d'Erzeroum

PÉTROGRAD, 19 avril. — Communiqué du grand état-major :

FRONT DU CAUCASE

Dans la région d'Askhaline, à l'ouest d'Erzeroum, nos troupes se sont emparées, dans un assaut donné la nuit, d'une chaîne de montagne puissamment organisée et dont plusieurs sommets s'élèvent à plus de deux verstes et demie au-dessus du niveau de la mer. Nous avons fait prisonniers quatre officiers turcs et plus de 120 askaris.

L'ennemi a abandonné sur le terrain plusieurs centaines de cadavres.

Nous avons anéanti complètement quelques éléments ennemis nouvellement arrivés de la presqu'île de Gallipoli, tandis que d'autres troupes turques, qui participaient à ce combat, essuyaient de grosses pertes causées par notre feu et par des charges à la baïonnette.

MER NOIRE

Un de nos sous-marins, bien qu'il ait été attaqué sans résultat par un avion ennemi, et sous le feu violent des batteries ennemies, a coulé un vapeur et un voilier près de l'entrée du Bosphore.

Chute imminente de Baïburt

LONDRES, 19 avril. — On mande de Pétrograd au *Morning Post* que les Russes avancent d'Erzeroum le long de la vallée du Tchorok vers Baïburt.

Cette dernière place est aussi un centre militaire important, mais la prise de Trébizonde le rend intenable; à moins que les Turcs ne l'évacuent sous peu et n'atteignent la grande route de Tekke à Erzinjian avant les Russes, ils seront vraisemblablement coupés. Seul un autre moyen existe pour eux de s'échapper de Baïburt, par des chemins de montagne qui vont vers l'est jusqu'à Sivas.

Les ennuis du chancelier

AMSTERDAM, 19 avril. — Selon les correspondants de la frontière allemande, dès que la nouvelle de la prise de Trébizonde fut télégraphiée à Berlin, M. de Bethmann-Hollweg fit aussitôt demander l'ambassadeur ottoman avec qui il conféra longuement.

On croit, d'autre part, que le représentant de la Turquie ira conférer avec le kaiser au quartier général impérial. (Information.)

Les commentaires de la presse

LONDRES, 19 avril. — Le critique militaire du *Daily Telegraph* écrit que la prise de Trébizonde, après une série d'opérations très brillantes, admirablement conduites et rapidement exécutées par les vaillantes troupes engagées, est une grande victoire russe. Elle met fin aux espoirs que pouvait encore conserver l'ennemi de se maintenir dans une région particulièrement importante pour la Turquie. Les troupes ottomanes continuent à émietter sous les coups persistants et redoublés de l'armée moscovite. La marche en avant de nos alliés en Arménie est appelée à produire d'importants résultats tant au point de vue militaire qu'au point de vue politique. A Berlin, la situation créée par la prise de Trébizonde est considérée comme particulièrement grave. On en trouve la preuve dans le choix qui a été fait du général Mackensen pour rallier et réorganiser l'armée turque en Asie. Cette victoire facilitera grandement les opérations anglaises sur les bords du Tigre, en concentrant l'attention des généraux ottomans sur la défense des provinces métropolitaines de l'Asie Mineure.

Sur le front occidental

Dans la région de Dvinsk, au sud du village de Gardounoka, dans la nuit du 16 avril, les Allemands ont jeté des rafales de feu sur une de nos tranchées du village de Ghinovka, après quoi ils nous ont attaqué et nous ont enlevé cette tranchée; mais, par une contre-attaque, nous en avons délogé l'ennemi.

Dans la région à l'ouest de Postavy, notre artillerie a dispersé une colonne ennemie.

Dans la région à l'ouest de Kremets et dans la région de la Strypa supérieure, l'ennemi a fait exploser quelques fourneaux.

La note américaine a dû arriver hier à Berlin

Elle équivaut à un ultimatum

WASHINGTON, 19 avril. — La note américaine a été expédiée hier soir par la voie de Copenhague, de manière qu'elle soit arrivée à Berlin au moment où M. Wilson se rendra au Congrès.

La note déclarerait que les Etats-Unis prennent position non-seulement pour eux-mêmes, mais pour les autres pays neutres.

La note a été soumise ce matin aux chefs de partis au Sénat et à la Chambre des députés, avant que M. Wilson aille au Congrès; elle constituerait virtuellement un ultimatum et elle exigerait une réponse immédiate, mais sans fixer un délai. (Havas.)

WASHINGTON, 19 avril. — M. Wilson a informé l'Allemagne que les relations diplomatiques seraient interrompues, à moins que la guerre sous-marine contre les navires marchands ne cesse immédiatement. (Information.)

La preuve est faite sur le cas du « Sussex »

WASHINGTON, 19 avril. — La note américaine parlant du *Sussex* signale la concordance de tous les comptes rendus relativement à l'heure, au lieu et à l'aveu par l'Allemagne, d'après lesquels c'est un sous-marin qui a torpillé le navire.

Le président estime la preuve faite que le *Sussex* a été torpillé.

A force d'insister, le comte Bernstorff est reçu par M. Lansing

WASHINGTON, 19 avril. — M. Lansing a reçu le comte Bernstorff ce matin à 11 h. 30.

Cet entretien a eu lieu sur les instances du comte Bernstorff lui-même.

Les papiers saisis chez von Igel compromettent l'ambassade d'Allemagne

NEW-YORK, 19 avril. — Les papiers saisis hier chez von Igel compromettent les plus hauts personnages allemands des Etats-Unis, y compris même les membres du personnel de l'ambassade qui seraient impliqués dans le complot ayant pour objet de faire sauter le canal de Welland et dans d'autres machinations criminelles.

Les milieux diplomatiques de Washington se demandent si après la preuve des intrigues allemandes au Mexique, ce ne sont pas les révélations contenues dans les papiers saisis qui ont décidé M. Wilson à en appeler au Congrès.

Le comte Bernstorff a invoqué l'immunité diplomatique pour faire relâcher von Igel, qui remplaçait Papen à l'ambassade d'Allemagne, mais, jusqu'ici, les Etats-Unis ont refusé, en alléguant que les actes criminels de Igel sont antérieurs à son agrégation à l'ambassade.

Le comte Bernstorff fait des efforts inouïs pour obtenir la restitution des papiers.

Le Sénat vote la réorganisation de l'armée

WASHINGTON, 19 avril. — Le Sénat a voté, presque sans discussion, le projet de loi tendant à la réorganisation de l'armée et prévoyant une réserve permanente d'un million d'hommes.

La nouvelle armée américaine se composera de 250.000 soldats réguliers, de 280.000 miliciens et de 261.000 volontaires.

La général Villa vit encore

NEW-YORK, 19 avril. — Le général Bell télégraphie du Mexique, qu'après avoir procédé à une enquête approfondie, il a acquis la conviction que la nouvelle de la mort de Villa était fautive et qu'elle avait été mise en circulation par des personnalités mexicaines. (Information.)

M. Venizelos est candidat

ATHÈNES, 19 avril. — M. Venizelos, dont la candidature a été posée à Mytilène par les libéraux, a accepté; cette décision provoque un enthousiasme unanime. (Information.)

Les Italiens remportent un important succès au col di Lana

ROME, 19 avril. — Commandement suprême :

Dans la zone d'Adamello, nos alpins ayant chassé les derniers détachements ennemis errants sur les contreforts, ont occupé et renforcé le 17 avril le défilé de Monte Fumo à l'altitude de 3.402 mètres.

Dans la vallée de Ledro, la destruction successive des lignes de résistance de l'ennemi contrefort et notre progression graduelle s'effectue vers le sommet de Monte Sperone.

Les artilleries ont été actives dans la zone entre l'Adige et Brenta.

Dans la vallée de Sugana, dans la nuit du 17 au 18 avril, de nouveaux efforts de l'ennemi contre nos positions à l'ouest du torrent de Larganza se sont brisés contre la solide résistance de nos troupes.

Dans la même nuit, au col di Lana (Mont Cordevole), après avoir bouleversé les lignes ennemies, nous avons fait sauter la crête extrême occidentale de la partie du mont encore en possession de l'adversaire; le détachement ennemi qui occupait les tranchées, a été tué ou est resté en grande partie enseveli. Les survivants, au nombre de 164, des chasseurs de l'empereur, dont 9 officiers, sont tombés entre nos mains, ainsi qu'un riche butin d'armes, de munitions et de matériel de guerre.

Dans la matinée du 19 avril, une colonne ennemie, cantonnée près de Sief, a été dispersée par notre artillerie. Sur le reste du front, on ne signale aucun événement important.

François-Joseph interdit à ses avions de bombarder Padoue, Lorette et Rome

ROME, 19 avril. — Il est inexact que l'empereur François-Joseph se soit attribué, à l'imitation de Guillaume II, la direction des opérations militaires et ait réduit les grands chefs au simple rôle d'instruments d'exécution. L'empereur d'Autriche se borne, au contraire, à vouloir être renseigné heure par heure sur tout ce qui concerne la guerre contre l'Italie; il exige qu'après chaque opération le résultat lui en soit communiqué par télégraphie.

La règle immuable ne comporte qu'une seule exception relative à la guerre aérienne contre les villes italiennes, que l'empereur a voulu régler et diriger lui-même. A ce sujet, et d'après des informations puisées à la meilleure source, on peut affirmer que l'empereur a donné des ordres catégoriques aux aviateurs, leur enjoignant d'épargner trois villes où ses sentiments religieux l'attachent particulièrement : Padoue, par dévotion à saint Antoine; Lorette, à cause de sa sainte Maison, et Rome, par respect du Saint-Père. (Radio.)

Révision d'exemptés

Les opérations des conseils de révision commenceront le 1^{er} mai 1916, pour se terminer le 21 juin suivant.

La séance de clôture sera tenue au chef-lieu de chaque département le 1^{er} juillet 1916.

Les conseils de révision fonctionneront dans les conditions prévues par la loi du 6 avril 1915 et l'arrêté du 9 même mois pour le recensement de la classe 1917 (suppression du sous-intendant militaire, suppléance éventuelle du préfet par les sous-préfets; suspension de l'intervention des commissions médicales militaires et des commissions spéciales de réforme, instituées par la loi du 7 août 1913).

Le contingent à convoquer devant les conseils de révision comprend :

Les ajournés des classes de 1913 à 1917 inclusivement; les exemptés des classes 1915, 1916 et 1917, y compris ceux qui proviennent des ajournés des classes antérieures; les individus appartenant par leur âge à des classes précédemment appelées qui n'auraient pas encore été recensées, s'ils n'ont pas atteint 19 ans révolus de.

LE "TIP" remplace le Beurre

dont il a l'apparence et la saveur.

Le « TIP » n'est vendu qu'en pains d'un 1/2 kilo.

Exiger sur l'enveloppe la marque déposée « TIP ».

Le « TIP » ne coûte que 1 fr. 60 le demi-kilo.

Livraison à domicile dans tout Paris.

Expéditions Provinces franco postal domicile contre mandat : 2 kg. : 7 fr. 25; 4 kg. : 14 fr. 05.

Auguste PALLERIS, 82, rue Rambuteau, Paris.

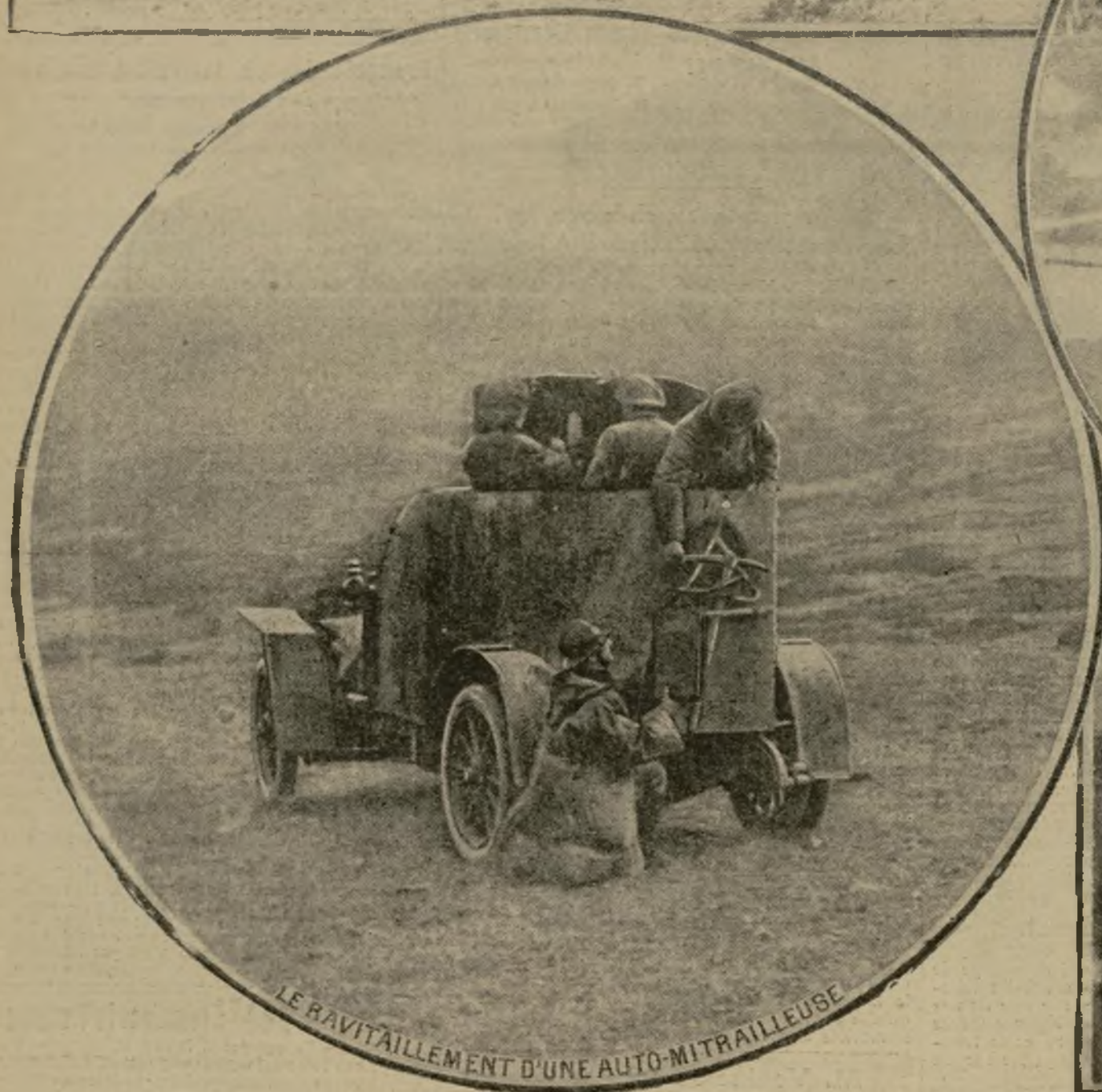
LE CAMP DES ALLIÉS, A SALONIQUE, A SES ARCHITECTES PAYSAGISTES



LE G^{AL} SARRAIL VISITE LE CAMP DES TRAVAILLEURS ALGÉRIENS



UN AVION AU-DESSUS D'UN CAMP DE CAVALERIE



LE RAVITAILLEMENT D'UNE AUTO-MITRAILLEUSE



LE G^{AL} SARRAIL ET LA FEMME DU G^{AL} GREC MOSCHOPoulos



UN AVION SURVOLE UN COIN DU CAMP FRANÇAIS

Le camp retranché de Salonique s'étend au delà des limites de la ville même et, dans les immenses étendues organisées pour la défense par les soins des Alliés, l'agréable voisine avec l'utile. D'ingénieux soldats-artisans ont tracé des parterres où, le temps

aidant, des fleurs se sont épanouies. Des inscriptions même, qui traduisent les sentiments dont sont inspirés les combattants de l'armée d'Orient, ornent de grands plans inclinés tout autour des cantonnements.

L'Alsacien Lallemand n'a pas été fusillé

Mais ses responsabilités de la police badoise restent entières.

On connaît le cas de l'Alsacien Lallemand qui, réfugié sur le territoire suisse, fut livré sans procédure par la police badoise aux autorités allemandes, qui le réclamaient comme inconnu.

Cet acte a soulevé en France une vive émotion. M. Henri Welschinger, membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, disait : « C'est, entre tous les crimes qui se sont succédé depuis le début de la guerre, le plus odieux parce que c'est celui qui a le moins d'excuses. Lallemand a été livré à l'Allemagne au mépris de toute justice, sans l'ombre d'une procédure ni même d'une justification. Notre devoir est de protester et il est essentiel que l'on sache en Suisse que c'est sur des actes que nous pouvons savoir de quel côté se trouvent nos amis. »

Il faut rendre à la Suisse cette justice que ce fut probablement là un acte arbitraire de police et que l'émotion n'a pas été chez elle moins vive que chez nous.

Dans le canton de Bâle on doutait de l'authenticité du fait en raison même de son énormité. On dut cependant se rendre à la vérité. Le fait est réel. Il est d'autant plus regrettable qu'il crée un précédent inadmissible dans le fond aussi bien que dans la forme.

C'est un déni de justice d'un caractère d'autant plus grave qu'il correspond en fait à une véritable condamnation à mort.

Déni de justice : la législation suisse est formelle au sujet de l'extradition. L'article 15 de la loi fédérale de 1892 stipule qu'il ne peut y avoir extradition que sur demande adressée par voie diplomatique au Conseil fédéral. L'article 11 précise que l'extradition n'est pas accordée pour les délits purement militaires. De ces délits la désertion n'est pas exceptée, et il n'existe pas de convention spéciale prévoyant la remise réciproque des déserteurs.

Condamnation à mort : car en matière de justice militaire, alors surtout que l'inculpé est Alsacien, on sait avec quelle rigueur les Allemands sont toujours disposés à sévir.

Les Suisses ne se sont pas trompés sur les conséquences de la mesure arbitrairement prise par la police badoise, en dépit de la justice, d'une part, et, de l'autre, du droit d'asile qui devrait avoir actuellement plus de valeur et être plus sacré qu'en tout autre temps.

L'agence Havas a, en effet, communiqué à la presse cette dépêche qui semble témoigner d'un certain désir de ramener le fait à des proportions qui seraient de nature à le rendre moins regrettable :

« GENÈVE, 18 avril. — L'Alsacien Lallemand, livré à l'Allemagne par la police badoise, n'a pas été fusillé comme les journaux l'avaient prétendu. Les autorités militaires allemandes ont suspendu l'action intentée contre lui et ont remis son dossier aux autorités civiles qui étudieront si Lallemand peut être inculpé d'avoir essayé de se soustraire aux obligations militaires. »

Toutefois, l'initiative prise par les autorités allemandes ne restreint en aucune façon les responsabilités encourues par la police badoise et ne sauvegarde que le présent, pour ne pas dire les apparences.

Les boulangères réclament les boulangers

La Ligue des Boulangères a tenu hier une importante réunion, entièrement consacrée à discuter la situation faite aux boulangers mobilisés.

Actuellement, la relève est restreinte à certaines classes, alors que la Ligue la voulait intégrale et générale, c'est-à-dire appliquée à tous les boulangers sans exception tant que les sursitaires fourniront des remplaçants en nombre suffisant, et abstraction faite du système de la commune prise pour base d'unité de révision.

Plusieurs discours, très applaudis, ont été prononcés par MM. l'amiral Bienaimé, Prat, Lebaill, Maigriau, député.

Au nom du ministre de la Guerre, l'amiral Bienaimé a apporté à la Ligue l'assurance que la relève serait prochainement effectuée dans la mesure la plus large.

L'ordre du jour suivant a été voté :

La Ligue des Boulangères, après avoir entendu les promesses qui lui ont été apportées par l'amiral Bienaimé, député, et suivant lesquelles le ministre de la Guerre propose la relève dans la plus large mesure possible, tout en prouvant sa patience et sa modération, confie aux membres du Parlement le soin de faire aboutir ses justes revendications.

La population parisienne, qui n'ignore pas à quelles terribles difficultés les boulangères ont eu, jusqu'ici, à faire face, s'associera pleinement à cet ordre du jour.

Lombard, Laborde Garfunkel et Cie

(18^e ET 19^e AUDIENCES)

Les plaidoiries continuent...

Ah! si l'instruction orale devant le conseil de guerre n'était venue confirmer l'accusation, à entendre la défense tous les accusés sont innocents, il n'y a eu ni hospitalisations, ni réformes frauduleuses. On sait qu'après dix-sept audiences très chargées et parfois mouvementées le conseil a décidé de siéger deux fois par jour.

A 9 heures, M^r Ducos de La Haille étant absent, le colonel Favart donne la parole à M^r Guillaud qui défend le soldat Marix, du 69^e d'infanterie. L'accusation reproche à Marix d'avoir obtenu par l'intermédiaire de Lombard, moyennant le versement d'une somme de 2.000 francs, une prolongation de congé de convalescence. M^r Paul Guillaud demande l'acquiescement de son client, qui, après avoir glorieusement combattu à Sonchez et à Carreux, n'a qu'un désir : retourner sur le front faire à nouveau tout son devoir.

Puis, M^r Ducos de La Haille, qui vient d'arriver, reprend la suite de sa plaidoirie en faveur de l'innocence du médecin-major Fortuné Laborde. Il examine successivement les cas Anjoullet, Adobel, Geoffroy, Charvoz, Triadou, Langevin, Lerebourg et Rendier qui, s'il faut en croire la défense, ont été réformés régulièrement.

Le véritable scandale, s'écrie M^r Ducos de La Haille, c'est dans les réformes gratuites qui ont été faites par des hommes appartenant à la première caste de la société.

Et il ajoute :

Le seul argument contre Laborde est qu'on dénie qu'il ait jamais été homme à rendre des services gratuits. Ouvrez son dossier messieurs, et vous y verrez lettres et sollicitations signées des noms d'hommes les plus élevés de la politique, les plus gradés de l'armée, et je ne veux pas parler ici de certains fils et frères de parlementaires qui portent des noms qui sont presque des noms de ministres!

M^r Ducos de La Haille, de sa voix puissante, conclut :

Il n'y a pas eu de réformes frauduleuses. Laborde est innocent, il faut qu'il le soit. Cela vous le direz pour les mères, pour le respect dû aux soldats, pour la France et pour la Victoire!

L'audience est reprise à une heure. M^r Charles Philippe présente la défense de Garfunkel, un C. runkel inconnu — un Russe de la bonne Russie — victime d'une campagne de presse qui a voulu en faire le héros d'un inédit chapitre des Mystères de Paris.

Après avoir exposé l'enfance misérable de Garfunkel, l'imminent défenseur justifie les ressources de son client en énumérant ses multiples inventions actuellement exploitées. Il discute pied à pied toutes les charges de l'accusation, puis il évoque les services rendus à la société, alors que les exploits des bandits tragiques terrorisaient Paris. C'est par reconnaissance pour Jouin, à qui il devait sa réhabilitation, que Garfunkel apporta son aide si précieuse à la police et à la justice.

M^r Charles Philippe achève sur cette véhémence péroraison :

Notre pays qui se souvient, qui a horreur de l'injustice, qui témoigne si facilement sa reconnaissance, qui manifeste si énergiquement quand il a été trompé, ne comprendrait pas que Garfunkel, qui a défendu la société à des moments si périlleux, fût aujourd'hui condamné en son nom...

Puis, c'est le défilé du lamentable troupeau des réformés et des hospitalisés.

M^r Paul Morel démontre avec une grande conscience que ses clients Roux et Triadou ont tout ignoré des faux faibriqués à leur intention. C'est ensuite M^r Lagasse, dont l'éloquence si persuasive sollicite l'acquiescement du soldat Lapinski, qui, lui, était réellement malade lorsqu'il fut hospitalisé dans un des établissements du docteur Lombard.

Alfred Bougenier.

Discussion dans une usine militarisée

Alexandre Muller, trente ans, réformé n^o 2, travaillait à l'usine Jeumont, boulevard Voltaire, militarisée pour la fabrication des caisses servant à l'expédition des obus. A la suite d'une discussion avec son directeur, Muller porta à celui-ci un coup de poing au visage.

Il comparait hier devant le deuxième conseil de guerre pour coups volontaires. Après plaidoirie de M^r Pierre Prud'hon, le conseil, considérant qu'il s'agissait, en l'espèce, d'un trouble apporté dans une usine militarisée dans l'intérêt de la défense nationale, a condamné Muller à une année d'emprisonnement.

Exposition Générale dans tous les rayons aux Grands Magasins Dufayel, Palais de la Nouveauté. Confections pour hommes, dames et enfants, lingerie, modes, chapellerie, chaussures. Mobiliers par milliers. Les Magasins seront ouverts le lundi de Pâques.

Ayuntamiento de Madrid

La Chambre continue la discussion des loyers

Sans avoir abordé encore les articles relatifs aux propriétaires, à propos desquels on prévoit un vif débat, la Chambre a poursuivi hier la discussion des loyers.

A l'article 30 visant la composition de la commission arbitrale, qui avait été réservé et revenait avec un nouveau texte, M. Bonnefoy fit adopter deux amendements qui n'en modifient aucunement les dispositions principales. Puis on revient au point où la Chambre s'était arrêtée hier.

Après le rejet d'un amendement de M. Levasseur, la Chambre adopta les deux paragraphes de l'article 51 de la Commission dont voici le texte :

Les loyers en cours au 1^{er} août 1914 seront prorogés à la demande du locataire d'une durée égale à la durée de la guerre et aux conditions fixées au bail. Le locataire devra, à peine de forclusion, faire connaître sa volonté au bailleur par acte extra-judiciaire au plus tard dans les trois mois qui suivront le décret fixant la date de la cessation des hostilités.

Le vote sur l'ensemble de l'article fut réservé pour permettre l'incorporation d'une disposition visant les locations sans bail : un amendement indiquant qu'il sera statué par une loi spéciale sur les droits et obligations des propriétaires et locataires de maison à bon marché s'ajoutera également à l'article 51.

La suite de la discussion fut renvoyée après le vote de l'article 52 qui déclare « nulles de plein droit et de nul effet les obligations contractées par des bailleurs ou des locataires envers tous intermédiaires qui se chargeraient de leurs intérêts moyennant des emplacements fixés à l'avance proportionnellement aux conditions et réductions à obtenir », les sommes ainsi payées devant être sujettes à répétition.

Avant de reprendre les loyers, la Chambre examinera aujourd'hui le projet sur les franchises postales des troupes en campagne et le projet sur la taxation des denrées, retour du Sénat.

A l'ouverture, la Chambre avait voté, après un court débat, le projet de loi complétant la loi du 16 octobre 1915 relative au ravitaillement de la population civile en blé et en farine, projet dont nous avons indiqué hier les dispositions principales.

Nouvelles parlementaires

Les officiers commissaires des gares

Un certain nombre de députés, frappés du grand nombre d'officiers immobilisés dans les gares, viennent de déposer le projet de résolution suivant :

« La Chambre invite le gouvernement à réduire le très grand nombre d'officiers commissaires des gares et à les remplacer par des officiers inaptes à la suite de blessures de guerre. »

Les expériences d'artillerie

La deuxième sous-commission de l'armée (armements et munitions), a entendu hier les rapports oraux des membres de sa délégation envoyée aux expériences faites à Bourges vendredi dernier en présence du président de la République.

Un rapport d'ensemble sera présenté d'urgence devant la commission de l'armée.

A la commission sénatoriale de l'armée

La commission sénatoriale de l'armée a adopté hier deux propositions de loi votées par la Chambre et relatives, l'une à l'honorariat de grade des officiers de complément, l'autre à l'attribution d'un diplôme aux familles des morts pour la patrie.

SANTÉ FORCE



rapidement

obtenues par l'emploi du

VIN DE VIAL

Son heureuse composition

Quina, Viande Lacto-Phosphate de Chaux

En fait le plus puissant des fortifiants

Il convient aux Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants et toutes personnes débiles et délicates.

DANS TOUTES PHARMACIES

"Ceux de la nuque"

XI

La Conférence

Chez Mme de Linneuil.
L'appartement est orné de fleurs. Il est cinq heures.

RISSETTE (Toilette relativement tranquille, en voile de soie gris éléphant. (A Mme de Chantaines.) — C'est assommant!... Papa est en retard!... Je ne veux pas faire commencer avant qu'il ne soit là, puisque c'est pour l'éclairer que j'ai organisé cette conférence... Oh!... (sa bouche s'arrondit, ses sourcils se relèvent en accents circonflexes.) Oh!... par exemple!...

M^{me} DE CHANTAINES. — Qu'est-ce que tu as?...

RISSETTE (médusée). — Voilà Horty!... Horty que je n'ai pas invité!...

M. d'HORTY. (Il se faufille à travers les groupes et arrive péniblement jusqu'à Rissette). — Pardonnez ma venue... que je crois intempestive... C'est votre père qui me délègue à sa place...

LE VICOMTE DE PAROLY (bandages d'un blanc éblouissant, uniforme kaki, maquillage soigné). (A Rissette, en louchant sur M. d'Horty, qui est allé s'asseoir à côté de Mmes de Sermaize et de Chantaines). — Je ne devais causer qu'à des gens bienveillants, soi-disant... (Il s'installe et dispose sur la table ses papiers.) Annoncez-moi aimablement, au moins?...

RISSETTE (un peu gênée). — Le vicomte de Paroly... qui veut bien nous faire le récit de sa campagne... et aussi de... de l'horrible blessure... dont il a failli mourir...

LE VICOMTE DE PAROLY (Il lit mal et sans simplicité). — Dès les premiers jours de cette guerre meurtrière, je partis à X... (Rissette touche furtivement sur Mme de Chantaines), où était le dépôt de mon régiment... Je vis vite que ledit régiment et, de plus, ma compagnie, étaient très mal composés. J'avais comme voisin de droite un individu mal famé, déjà condamné et qui continuait à voler dans la chambre des objets qui ne lui appartenaient pas. Mon voisin de gauche était, lorsqu'il faisait partie de la vie civile, domestique dans une ferme. C'était un homme respectable comme tous ceux qui trempent leur pain dans la sueur de leur front, mais il manquait absolument d'éducation... (Rissette regarde avec inquiétude Horty, qui a l'air de s'amuser plus que les autres invités.) Ce voisinage m'était doublement odieux. Et je regrettais le joli lieu de ma naissance! Et je pensais au désespoir de mon père et de ma mère, qui s'étaient cru, jusque-là, autorisés à espérer que ma main resterait dans le vieux château familial, pour leur fermer, au dernier moment, les yeux.

« Quelques jours plus tard, avec une affreuse hâte, nous partions à C..., sans nous méfier des horribles journées qui nous y attendaient déjà. Je débatai sur un mauvais chef, qui me rebuta. Un de ces individus qui méprisent les bons avis qui ne viennent pas d'eux-mêmes. Comme je voyais que la mitraille semblait partir du point sur lequel il nous dirigeait, je l'avertis que sa vie était menacée et que je croyais de mon devoir de l'y soustraire. Mais il me signifia brutalement de me mêler d'autre chose.

« Mais, peu de temps après, je recommençai dans les mêmes circonstances le même avertissement auprès d'un autre officier, qui fut compris, cette fois, car il dit, en parlant de moi au colonel, je l'ai su depuis : « Ce jeune homme a plus que de l'intelligence, il a celle de la situation. » Ce qui fit que le colonel me désigna comme sous-officier de liaison — car j'étais devenu déjà sous-officier — pour ce motif, et aussi parce que j'avais plusieurs langues. (Il boit).

Horty (à Mme de Sermaize). — S'il « avait » plusieurs langues, aussi bien que le français... (Elle rit.)

LE VICOMTE DE PAROLY. — Le général, vers lequel je partis d'abord, était installé, bien que je ne sois encore, dans un commandement très difficile à porter, et dans un magnifique château seigneurial de la Renaissance, propriété d'un prince de la finance parisien. Dans le grand salon, qui n'avait pas moins de douze panneaux et de six portes, d'admirables peintures du moyen âge traduisaient, sur chaque panneau, une Muse différente, et, sur chaque porte, une des Parques de cette mythologie chère aux Anciens et si négligée de nos jours. Plusieurs statues grecques, dues aux ciseaux si habiles et si connus de Casanova et de Pindare, peuplaient les jardins. Partout, on foulait aux pieds des chefs-d'œuvre que les Allemands s'apprêtaient à traiter

sement broyer sous leurs poings de vandales, quelques heures plus tard.

« Tandis que nous étions absorbés, le général Z... et moi, à découvrir un point méticuleux sur la carte où je devais me rendre, un bruit étrange nous fit tressaillir et nous dresser d'un même mouvement.

« — Qu'entends-je?... — prononça le général d'une voix altérée (léger murmure).

« Je me précipitai sur la fenêtre :

« — Ce n'est rien, mon Général... — dis-je en me rasseyant avec calme.

« O erreur!... C'était la bataille de la Marne qui commençait!... Un affreux crépitement, un bruit sinistre, déjà mêlé de râles, se fit bientôt entendre...

Le général pâlit tellement qu'il fut obligé de s'asseoir... (brouhaha, protestations. Le vicomte de Paroly promène sur le salon un regard chargé de mépris.) On voit à vos signes de désapprobation que vous ignorez ce que c'est qu'une bataille. Le général Z... était un héros, et il le démontra victorieusement en perdant glorieusement la vie, un instant après, à mon côté. Ce ne fut que plusieurs heures plus tard — plusieurs siècles!... — qu'on nous sortit, en bien triste état, du monceau de morts pressés les uns sur les autres, dont j'entendais les sinistres hoquets.

« Plus loin, en face une église déjà en ruines, une pauvre vieille campagnarde, assise devant son logis écroulé, suppliait un commandant d'artillerie resté debout de lui faire rendre justice, d'une façon si attendrissante, que les pierres elles-mêmes eussent pleuré si elles eussent eu des oreilles...

« Sorti de ce danger, je ne pensai qu'aux nouveaux champs où se moissonnent les héros et les palmes du courage. Je voulais gagner la Légion d'honneur, parce que je jugeais que, pour celui de mes ancêtres, je le devais. Deux divisions se reformaient : l'une pour Ypres, l'autre pour la Belgique. Je voulais, avant tout, devenir lieutenant ou un grade analogue. (M. d'Horty pouffe.) Je choisis de partir à Ypres. Le général, quoique changé plusieurs fois, me témoignait toujours la même sympathie. Je jugeais celui-ci très capable et qu'il réussirait. Pourtant ça n'alla pas tout seul. Je n'ai pas le temps d'insister sur le cheveu coupé en quatre, avec quoi l'Etat-major s'efforça à me poignarder. Je connaissais sa façon de pêcher en eau trouble pour me prendre au piège, mais je savais que son coup de filet ne ramènerait qu'une pincée de vent.

« Mon nouveau général était une étoile en herbe qui commandait de main de maître. Il avait su établir entre ses troupes un équilibre vraiment européen... (Quelques rires étouffés, mais qui partent toujours du même coin.) Il parvenait à faire pacter les fossiles du vieux temps et les apaches les plus modern style. Conduits par son expérience, nous dégringolâmes en face Verdun ou, du moins, les environs. Et c'est ici que, après avoir échappé miraculeusement au fléau de la Marne, je vis finir pour moi la perspective de gloire qui m'enivrait...

« Campés en face une petite rivière qui coule à sec pendant l'été, acculés à un petit village, une seule chose remplissait la vie des hommes : boire, manger et dormir. Mais un soir le général arriva ventre-à-terre en avion. Il avait été précédé de sa suite. J'avais causé à son aide de camp. Des jours d'attaques allaient avoir lieu. Je restai une heure sans respirer, car il me semblait urgent d'attendre. Nous n'étions pas suffisamment entraînés par le repos. Je le dis au général, qui ne sembla pas, pour une fois, prendre mes paroles en considération. Les généraux B... et de D... l'avaient rejoint. Tous les trois me félicitèrent néanmoins, en me prenant chacun une main qu'ils secouèrent amicalement, de la bonne tenue de mes hommes... J'ai oublié de vous dire que j'étais alors devenu lieutenant... Mais là s'arrêta leur confiance. Quand je leur expliquai que je pouvais leur donner tous les renseignements passés, présents et futurs, ils négligèrent de me les demander.

« Et l'attaque des Allemands se déclancha, brutale, causant dans nos rangs autant de mécontentement que de dégâts... Le drapeau était placé dans un groupe de maisons isolées... Je voulus le défendre... Ça dura cinq minutes, l'espace d'un éclair... Je distinguai, au-dessus de moi, une carrure athlétique qui faisait craquer l'uniforme, une large barbe au milieu d'un visage rouge, sous un casque, puis plus rien... et je me retrouvai le crâne fendu d'un coup de sabre, au fond d'une cave, d'où des brancardiers s'efforçaient de me sortir, en m'envoyant dans la figure des bouffées de tabac... Tous mes instincts de chef se révoltèrent... Je rassemblai mes forces pour leur crier : « Si vous voulez fumer ici, allez ailleurs!... » Et je m'évanouis de nouveau, lassé par ce suprême effort... Transporté dans une ambulance près de Verdun, j'y fus soigné par les anges de la Croix-Rouge... Mais, hélas! si leurs

douces mains endormirent mes souffrances, elles ne parvinrent point à les guérir... J'espère pourtant repartir au front bientôt, car j'ai soif de me retrouver en face l'ennemi et de le combattre derechef... à ce cri de :

« EN AVANT!... »

Horty (entre ses dents). — Doublez la mise!...

LE VICOMTE DE PAROLY. — ... Qui est la devise des Paroly!... (Il se lève et salue.)

RISSETTE (inquiète, à Horty). — Eh bien?...

Qu'est-ce que vous allez dire à Papa?...

Horty. — Qu'il a perdu une jolie occasion de rigoler!...

RISSETTE. — ...!...!...

Gyp.

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— La famille royale d'Espagne passera les fêtes de Pâques à Séville.

— S. A. R. le prince Alexandre de Serbie a quitté Rome pour Brindisi, où il s'est embarqué et est arrivé à Corfou. Le prince y fut reçu par M. Hoppe, ministre de France près le gouvernement serbe.

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. le ministre de Norvège et la baronne de Wedel Jarlsberg sont partis pour la Côte d'Azur.

INFORMATIONS

— Nous relevons parmi les brillantes citations à l'ordre de l'armée celle du sous-lieutenant Antoine Hessa, 5^e compagnie de 2^e bataillon du génie :

« Officier dévoué et très courageux, chef d'une section adjointe à un bataillon d'infanterie pendant une attaque, s'est distingué d'une façon admirable pour montrer à ses hommes l'exemple de devoir; n'a pas craint de se mettre à découvert pour inspirer confiance à ses travailleurs et les surveiller plus facilement dans l'exécution de leur tâche, surtout au moment des contre-attaques furieuses de l'ennemi. »

— Le capitaine-général Weyler, marquis de Tenarife, chef d'état-major général de l'armée espagnole, est à présent tout à fait remis de la grave maladie dont il a été atteint.

MARIAGES

— En l'église cathédrale de La Rochelle, a été béni dans l'intimité le mariage de Mlle Marie-Louise Deronville, fille du trésorier-payeur général de la Charente-Inférieure, avec M. Maurice Châtelier.

Les témoins de la mariée étaient : M. Roux, sous-intendant militaire, officier de la Légion d'honneur, et M. Franck-Faustin, armateur; ceux du marié : M. Landrieu, préfet de la Charente-Inférieure, officier de la Légion d'honneur, et M. Châtelier, ancien conseiller général.

NAISSANCES

— Mme Georges Becker, femme du commandant de tirailleurs a mis au monde, à Paris, une fille qui a reçu le prénom de Georgette.

— Mme Pierre Thomas, née Marthe Guenepin, a donné le jour à un fils : Daniel.

— Mme Maurice Masure est mère d'un fils qui a reçu le prénom d'Eugène.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

De Mme Girard, née Elisa Hoskier, veuve de l'ancien président du Comptoir d'Escompte, commandeur de la Légion d'honneur, mère et belle-mère de M. et Mme Pierre Girard, et grand-mère du lieutenant et Mme Philippe Cruse, décédée à Monay (Suisse).

De commandant Claussat, chef de bataillon au 16^e d'infanterie, âgé de quarante-quatre ans, décédé à l'hôpital militaire d'Evreux de la Chaise, des suites de ses blessures; frère du député du Puy-de-Dôme.

De Mme Alfred Poizat, femme de l'auteur dramatique distingué, décédée à trente-cinq ans, à Asnins (Seine).

De la comtesse de Bollenhauser-Courcel, décédée au château de la Balme (Isère); mère de la vicomtesse Guilaume de K... à Paris.

De René-Paul Pire-Paul de Bussy, de la compagnie de Jésus, décédé à cinquante-sept ans, à Tours.

LES VENTS DANS L'ESTOMAC SONT DANGEREUX. LES MEDECINS RECOMMANDENT L'EMPLOI DE LA MAGNESIE

Les personnes qui souffrent d'indigestion ou de dyspepsie devraient se rappeler que la présence de gaz ou vents dans l'estomac indique invariablement la formation d'acides en trop grande quantité. L'acide fait fermenter les aliments absorbés et cette fermentation produit à son tour des gaz ou vents dangereux qui gonflent l'estomac empêchant le fonctionnement normal des principaux organes internes, causent des maux de tête violents et encombrant le sang de poisons dangereux qui ruinent peu à peu la santé. Les médecins admettent tous que pour se débarrasser rapidement d'une accumulation pernicieuse des gaz ou vents dans l'estomac et pour arrêter la fermentation que produisent ces gaz, il est absolument nécessaire de neutraliser les effets des acides dans l'estomac. Pour arriver à ce résultat, il n'y a rien de plus efficace qu'une demi-cuillerée de café de Magnésie Bismurée, prise dans un peu d'eau, immédiatement après le repas. Elle neutralise instantanément l'acide, arrête ainsi la fermentation et la formation des gaz, et permet à l'estomac enflammé et gonflé de fonctionner naturellement. La Magnésie Bismurée est vendue sous forme de tablettes et en poudre par tous les bons pharmaciens, mais comme il y a de nombreuses préparations à base de magnésie, il est absolument nécessaire de demander la Magnésie Bismurée, c'est-à-dire celle que les médecins ordonnent.



Les pages de Madame

CAUSERIE FÉMININE



A TABLE

Après un séjour ininterrompu de dix mois dans les tranchées, mon fils, classe 45, est arrivé l'autre soir en permission.

Toute la famille s'était réunie à la gare pour le recevoir et le conduire, presque triomphalement, à la maison.

Nous l'avons honoré, tout d'abord, de tendresses, de questions et de friandises. Il a eu vraiment du mérite de manger et de répondre, en même temps, à nos demandes incessantes et à nos baisers.

Et nos yeux, depuis si longtemps privés de lui, l'ont trouvé beau jusque dans sa boue, jusque dans sa fatigue qui l'avait jeté lourdement sur le fauteuil où il s'était assis.

Le lendemain, un déjeuner intime nous groupait tous, à nouveau, autour de lui.

J'avais naturellement soigné le menu et non moins le décor. Des œillets pourpres couraient parmi l'argenterie et sur mon linge le plus fin. Et ma joie était grande de replacer mon fils dans cette atmosphère d'élégance, dont la privation devait lui être si pénible.

Ah! bien oui.

Nous lui avions demandé de remettre son uniforme, après qu'on en eut, tant bien que mal, rafraîchi l'aspect. Le frotteur, dont la besogne ne fut pas mince, s'était chargé des souliers, la femme de chambre de la capote, et j'avais pris soin d'acheter un pantalon de velours à côtes que mon fils mit avec une joie d'enfant.

Pourtant, parmi les blouses claires des femmes, le linge éclatant des hommes, et, devant ce couvert soigné, ce n'est pas ce costume hétéroclite qui nous choque. Mais, depuis dix-huit heures que j'ai retrouvé mon petit Jacques, c'est seulement là que je viens de m'apercevoir combien ses manières ont changé. Il se tient affreusement mal, et, pour comble, n'a pas du tout l'air de s'en rendre compte. Il se tient mal, si l'on peut dire, avec un naturel parfait.

Ses pieds, au bout de ses jambes bien allongées, vont s'appuyer, sans façon, sur la jupe de ma belle-mère.

— Attention, mon petit.

— T'en fais pas, grand-mère, mes souliers sont astiqués de frais.

Nous rions, et j'en profite pour écarter doucement le coude de Jacques qui veut monter dans mon assiette.

Il a mangé ses deux œufs à la coque avec un plaisir si évident qu'il ne me laisse aucun doute sur leur fraîcheur. Pourtant, Jacques a omis de briser d'un petit coup sec leur coquille qui gît, le ventre en l'air, barbouillée de jaune et toute prête à rouler lorsque le domestique enlèvera l'assiette.

Je basarde à mi-voix une timide observation. D'ailleurs, nous sommes en famille.

— Oh! tu sais, maman, dans les tranchées...

— Vous devez mourir de faim, dans les tran-



chées, observe l'oncle, en suivant d'un œil amusé le manège de Jacques lequel picore minutieusement les miettes qui jonchent la table.

— Non, répond Jacques, qui ne paraît pas avoir

compris la petite leçon, nous mangeons tout le temps, au contraire. C'est notre plus grande distraction. Et je l'assure, mon oncle, que nous ne laissons rien perdre.

Je presse un peu le service parce que mon fils, qui a décidément pris l'habitude des mouvements en largeur, vient de poser négligemment son bras sur le dossier de ma chaise. Et avec le double désir de la gêner et de l'occuper longtemps je remplis son assiette d'une compote de pruneaux.

— Mon petit Jacques.

— Ma petite maman.

— Tu as une cuiller pour recevoir les noyaux.

— Oh! tu sais, maman, dans les tranchées.

C'est le leit-motiv!

— Est-ce qu'on ne change jamais d'assiette, dans les tranchées? demande à son tour la petite cousine, en voyant Jacques pincer soigneusement le jus de sa compote avec une bouchée de pain.

Du coup Jacques se lorde.

Puis, quand il s'est un peu calmé, il explique à la petite fille, visiblement déconcertée :

— Dans les tranchées, Cousinette, nous avons, en fait de couvert, notre quart et notre couteau. Cela suffit, d'ailleurs, pour déguster le menu de l'intendance. Penses-tu qu'on nous donnait de la vaisselle plate pour manger du singe et même le contenu des paquets? Tiens, regarde comment on pique un morceau de singe.

Et d'un mouvement si prompt que je n'ai pas le temps de l'arrêter, Jacques, du bout de son couteau, a rallé un dernier pruneau et l'a porté à sa bouche.

— Et le dessert? questionna la petite fille.

— Du dessert, Cousinette, les poilus de première ligne ne sont jamais assez sages pour en avoir. Mais, si l'on nous en donnait, nous croquerions à même nos pommes et « histoire de rigoler » nous enverrions « l'os » du pruneau dans le nez d'un voisin.

— Passe encore la façon de manger si mal, mon petit Jacques, puisque vous disposez de si peu d'ustensiles, mais se tenir si mal.

— Toi aussi, maman, tu as des illusions! Si tu l'imagines que la tranchée est une école de maintien. La place y est restreinte et pour y être le moins mal possible,



tous les moyens sont bons, même celui de mettre ses pieds sur les genoux des autres.

— Mais tu n'as pas passé ta vie dans les tranchées: en ce moment tu n'y es pas...

Jacques m'interrompt en m'appelant sa « petite mère chérie », son « petit moulin à observations ».

Je me laisse câliner et, pour ne pas gêner son court séjour parmi nous, je me tais. Mais je songe à tous les enfants élevés, comme le mien, par une mèreoureuse d'élégance et de jolies manières. Rien ne leur reste de ces mille détails appris pendant vingt ans et dont la pratique seule arrive à mettre dans la vie quelque raffinement.

Et le naturel avec lequel ils se meuvent dans des habitudes contraires me fait peur et me rassure à la fois. Aussi facilement qu'ils ont adopté celles-là, peut-être réadopteront-ils les autres; ou leur rudesse de troglodytes effacera-t-elle jusqu'à la trace de leur vernis mondain?

Dans tous les cas, je suis de l'avis de ma belle-mère qui, depuis, ne cesse de me répéter :

— Des enfants à refaire, ma bonne amie; des enfants à refaire...

Madeleine de R.

Correspondance

Bouquet fardé. — Cette recette est sans aucun danger. Mais, en effet, ce que vous employez vous est nuisible. Il vous faudrait employer un fluide un peu astringent, corrigé par une crème qui nourrisse votre peau, car elle se dessèche. Je ne puis vous donner plus d'explications ici. Envoyez votre adresse, vous répondrai plus longuement, directement, et la Direction vous remerciera de votre gracieux envoi, car mes conseils sont gratuits.

Lucette Perle. — C'est votre poudre appliquée directement sur la peau qui vous donne ces dartres. Elles disparaîtront vite avec une bonne crème.

Marie-Jeanne, à Nantes. — Non, madame, les petits chiens griffons ne sont pas délicats. Ils sont très affectueux.

Madeleine P., à Rouen. — Non, pas de store dans votre chambre; de jolis rideaux de mousseline à pois ou de tulle grec uni bordé d'une petite dentelle.

Enfant gâté. — Puisque vous n'avez que des coussins de soie, cette folie ne ferait pas bien. Faites alors ce coussin en Angérie.

Melbide et Jane. — Certainement, votre fiancé ne peut qu'être ravi de votre demande.

ÉCONOMIE

De tout ce qui se publie depuis la guerre, c'est la rubrique « Economie » qui a l'avantage de retenir, avant toute autre, l'attention de M. Durand. Ce matin, en particulier, il est rayonnant; car, en lisant *Excelsior*, il a vu qu'un savant vient de fulminer contre le gaspillage dans la toilette des femmes.

Et c'est beaucoup pour un mari économe de pouvoir jeter l'opinion d'un savant, non moins économe, sans doute, à la tête d'une jeune femme coquette.

Précisément, hier, Mme Durand a manifesté l'intention d'acheter une paire de bottes qu'elle déclare indispensable, avec cette mode des robes courtes et ce printemps pluvieux.

Elle en a dit négligemment le prix : cinquante-deux francs. M. Durand a mal dormi; mais il tient sa revanche.

Aussi, c'est du ton le plus dégagé qu'au déjeuner il interroge sa femme :

— Ces bottes, dont tu m'as parlé, est-ce qu'elles sont achetées?

— Non, mon ami, répond la gentille Mme Durand. Mais j'en ai sûrement tantôt.

— Ma chère, riposte M. Durand, avec une pointe de sécheresse, tu pourrais, puisque c'est la guerre, te passer de bottes. Et note que ce n'est pas moi qui le dis. C'est un savant professeur de droit, M. Charles Hilde, qui a fait une conférence à ce sujet. (Lisant.) « Par ces temps de vie chère, nos élégantes pourraient se contenter de porter de menus souliers, très suffisants pour le pavé parisien en cette saison. »

La gentille Mme Durand lève sur son mari des yeux où se peint l'étonnement le plus profond. Puis un sourire de dédain court sur ses lèvres, à l'adresse de ces professeurs de droit qui ne doivent être ni bons astrologues, ni bons hygiénistes, ni bons maris. Mais, de par son caractère paisible, elle fait les discussions et a pour principe d'attendre tranquillement que les atouts tombent dans son jeu, ce qui finit toujours par arriver.

Donc, Mme Durand s'en va quérir de petits souliers. Ils sont d'ailleurs exquis et menus à souhait pour contenter les docteurs en droit les plus économes. M. Durand rayonne de plus en plus, les petits souliers ne coûtant que vingt-cinq francs.

Mais, deux jours après, Mme Durand, qui a été surprise au Bois par une pluie battante, se réveille avec la fièvre et se met à tousser. Le médecin vient, boche la tête et ordonne, en plus d'une forte dose de drogues, une température égale et douce.

Huit jours encore, et les quintes affreuses se succédant, un projet de voyage à Nice se dessine. Bref, ce rhume menace de coûter les yeux de la tête... de M. Durand.

Ce dernier est affolé. Désolé aussi, car sa petite



femme lui est chère, ô combien! Et un soir que, précisément au retour de son mari, elle s'est mise à tousser d'une façon lamentable :

— Où l'as-tu trouvé ce rhume, enfin? hurle-t-il.

Et subitement calmée, Mme Durand répond d'une voix angélique :

— Dans mes petits souliers, mon ami.

Dès le lendemain, et par les soins de son mari, Mme Durand recevra une paire de bottes qui lui monteront « jusque-là ». Quant aux économistes, et par les soins du même M. Durand, ils passeront « un fichu quart d'heure ». — H. DU TAILLIS.

“EXCELSIOR” RÉTRIBUE
les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale	Les événements locaux
La vie artistique	La vie économique
Les procès importants	Les sports
Les accidents graves	Tous faits pittoresques

Les pages de Madame

Croquis de la Semaine



Coquetteries enfantines

Les fillettes, dès l'âge de trois ans, sont coquettes ; elles font des mines devant la glace, quand elles mettent une robe nouvelle ou un chapeau neuf, et se laissent docilement essayer tout ce qu'on veut des qu'il s'agit de parure. Certaines mères s'inquiètent de ce goût prématuré de la parure, de cette vanité naissante chez leurs filles. C'est s'alarmer à tort, car l'éducation, l'exemple d'une mère modérément et intelligemment coquette mettront de l'équilibre en ces jeunes esprits et laisseront au goût de la toilette la place juste qu'il lui faut occuper. Si nos filles ont une tendance à être coquettes, il ne faut point, pour essayer de les corriger, les habiller sans goût et n'importe comment ; la punition, du reste, serait plus dure peut-être pour la maman que pour l'enfant ; mais il faut donner aux petites filles, dès le plus jeune âge, le goût de la simplicité qui manque, hélas ! à beaucoup de femmes. Pour une robe d'enfant, c'est indispensable, et combien sont ridicules les gamines habillées comme de petites femmes, les pauvres mioches qui ont toujours l'air d'aller à la noce ou à une distribution de prix.

Rien n'est plus facile avec la mode actuelle, pourtant, que de garder un aspect très simple ; plus de cheveux bouclés qu'on avait toujours peur de défriser, plus de cheveux flottants qui immobilisaient la tête et donnaient forcément l'allure empressée. De trois à douze ans, les petites filles sont coiffées de la même façon, « à la Jeanne d'Arc », les cheveux coupés au cou sans frisure, seulement les pointes rentrées : cela n'est ni long, ni difficile à faire et n'exige ni ruban, ni barrette, ni épingle.

Les petits garçons sont, du reste, coiffés de la même manière ; mais, très tôt, vers trois ou quatre ans, on leur coupe les cheveux et on les habille comme de petits hommes.

Les chapeaux de fillettes sont le plus souvent de forme cloche, pas volumineux et emboitant bien la tête. Deux modèles croqués au haut de la page vous donneront une idée de ce qu'ils sont le plus généralement. Le premier est en tussor imprimé, garni de ruban vieux bleu et d'une rose. Le second modèle est une forme en liséré « tête de nègre » avec fond de taffetas du même ton ; un ruban de taffetas passé dans une

boucle de naere ou laisse une note extrêmement simple.

Les deux fillettes croquées à droite, au haut de la page, nous montrent deux robes de lainage également nouvelles. La première est d'une seule pièce en gabardine sable avec manches courtes, et une sorte d'empiècement simulant un bolero. Une grande capeline souple en manille teinte sable nouée d'un ruban cerise complète la robe. Ces capelines souples ne sont pas fragiles et protègent bien les peaux délicates contre le hâle. Le second modèle est un gentil tailleur ; la jupe est en lainage à damier rouge et blanc, une veste formant des panneaux de plis piqués lui donne quelque ampleur à la hauteur des hanches ; la veste de serge rouge est garnie d'un col et de passepoils en cuir vernis noir ou en toile cirée.

Le groupe croqué plus bas silhouette deux fillettes en robes plus légères ; la première est en toile bleu lavé. La forme est très pratique pour les fillettes qui grandissent vite, et aussi pour tirer parti d'une robe de l'année dernière.

Le second modèle est en tussor rose, froncé au cou, aux poignets et aux poches par des nids d'abeille en soie blanc vil. Il est d'une amusante et élégante recherche de faire la capeline en tissu pareil bordé d'un point de feston en soie bleue.

Voici enfin, pour finir, pour les toutes petites, une robe en tulle blanc garnie de petits rubans à picots, avec de minuscules roses corail. Le petit manteau est en homespun « bien turquoise ». La capeline, de même tissu, sera très appréciée pour les jours frais ou pour la station matinale au jardin, car on songe prématurément à prendre ses quartiers d'été.

Jeanne Farmant.

Mlle Jorette. — Employez la crème non grasse et la poudre sans bismuth de Mme Rambaud 8, rue Saint-Florentin. Crème, 2 fr. 50 ; poudre, 3 et 5 francs.

THÉÂTRES

A la Comédie-Française. — Jeudi 20, vendredi 21, samedi 22 avril, relâche. Dimanche 23 avril (réouverture), en soirée, à 8 h. 1/4, les *Rapins*. Lundi 24 avril, matinée à 1 h. 1/2, centième représentation de la *Marche nuptiale*; en soirée, à 8 heures, *Brillannius*, les *Précieuses Ridicules*. Mardi 25 avril, matinée à 1 h. 1/2, *Electra*, la *Mégère apprivoisée*; en soirée, à 8 heures, *Primerose*.

Nous reverrons Mme Isadora Duncan. — Isadora Duncan, dont la grande beauté égale le génie, a tenu, avant son départ pour l'Amérique, à danser une fois encore pour le Paris qu'elle adore, et cela au profit d'une œuvre intéressante les artistes.

Cette deuxième et dernière représentation aura lieu le dimanche 30 avril, au Trocadéro, au bénéfice de la Coopération des Artistes. Isadora Duncan sera accompagnée des élèves de son école de danse. Le programme comprendra : un morceau symphonique de *Rédemption*, de César Franck; la *Symphonie pathétique* (N° 5), de Tchaikowsky. M. René Fauchois, M. R. Plamondon prêteront également leur concours à cette manifestation artistique, et M. Dupré tiendra les grandes orgues. Enfin, Isadora Duncan fera vibrer la salle entière d'un élan patriotique en donnant la *Marche nationale* avec la note personnelle qu'elle apporte à toutes ses interprétations.

A la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques. — L'assemblée générale annuelle des membres sociétaires aura lieu le 2 mai, à 2 heures, à la salle des Ingénieurs Civils, rue Blanche.

Demain. — Relâche au Gymnase, en raison du vendredi saint. Reprise à la Gaîté du *Contrôleur des wagons-lits*.

Concerts-Rouge. — A 20 h. 30, concert spirituel. Œuvres de Beethoven, Franck, Bach, Hindel, Sibelius. Concours de Mmes Jemain-Caldier, Claude Ritter, M. Fortré.

JEUDI 20 AVRIL

La matinée

Opéra. — Relâche.
Comédie-Française. — Relâche.
Opéra-Comique. — Relâche.
Odéon. — A 2 heures, les *Demoiselles de Saint-Cyr*.
Réjane. — A 2 h. 30, 1914-1917.
Trianon-Lyrique. — A 2 h. 15, la *Petite Mariée*.
Même spectacle que le soir : *Ambigu*, 2 h. 15; *Antoine*, 2 h. 30; *Apollon*, 2 h. 45; *Bouffes-Parisiens*, 2 h. 15; *Châtelet*, 2 h.; *Cluny*, 2 h. 45; *Déjazet*, 2 h. 30; *Gaité-Lyrique*, 2 h. 30; *Grand-Guignol*, 3 h.; *Gymnase*, 2 h. 45; *Théâtre Michel*, 2 h. 30; *Porte-Saint-Martin*, 2 h.; *Palais-Royal*, 2 h. 30; *Renaissance*, 2 h. 30; *Sarah-Bernhardt*, 2 h.; *Variétés*, 2 h.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia. — (Voir programme soirée.)
Gaumont-Palace. — A 2 h. 20. (Voir programme soirée.)
Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — (Voir programme soirée.)
Omnia-Palé (à côté des Variétés). — (Voir programme soirée.)
Tivoli-Cinéma. — A 2 h. 30. (Voir programme soirée.)
Folies-Dramatiques-Cinéma. — (Voir programme soirée.)

La soirée

Comédie-Française. — Relâche.
Opéra-Comique. — Relâche.
Odéon. — A 8 h. 15, les *Demoiselles de Saint-Cyr*.
Théâtre Antoine. — A 8 h. 45, *L'Homme qui assassiné*.
Ambigu. — A 8 h. 30, sam., dim. et lundi (dim. et lundi, matinée à 2 h. 15), *Ma tante d'Houffleur*.
Apollon. — A 8 h. 15, lundi, mercredi, vendredi, dimanche (matinée et soirée), *la Cocarde de Mimi Pinson*. Mercredi, jeudi (matinée et soirée) et samedi, *Madame Boniface*.
Athénée. — A 8 h. 30, *Théodore et Cie*.
Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, *Polash et Perlmutter*.
Capucines (161, 158-160). — A 8 h. 15, *Cinq minutes, s. v. p.* (à pousser (revue)). Répétition générale.
Châtelet. — Jeudi (mat. et soir.), sam. (soir.), dim. et lundi (mat. et soir.), mardi et jeudi (mat.), à 7 h. 50, *les Exploits d'une petite Française*.
Gaité-Lyrique. — A 8 h. 30, *Trois femmes pour un mari*.
Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *Quart de Ville de Paris*, *Alaïs*, *Péché de jeunesse*, *ou* *Rubicon*.
Gymnase. — A 8 h. 50, *le Rubicon*.
Théâtre Michel. — Clôture pour répétitions.
Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45 sam., dim. et lundi (dim. et lundi, mat. à 2 heures), *la Femme nue*.
Théâtre Réjane. — A 8 heures, *Zaza*.
Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Petit Café*.
Renaissance. — A 8 h. 30, *Une Nuit de noce*.
Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *l'Attila*.
Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, *la Traviata*.
Variétés. — A 8 h. 30, *le Divin*.
Vaudeville. — A 8 h. 30, *Ma tante et l'expédition du capitaine Williamson*.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Central 44-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, 15 vedettes et attractions. *Une Aventure de Mme Favart*.



Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, les *Vampires*; *Salomon*; de *Salonique à Monastir*. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.
Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.
Omnia-Palé. — Les *compagnons du grand Clam*; les *Mystères*; *l'Invention de Claret*. Actualités militaires.
Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.
Tivoli-Cinéma. — Parmi les hommes et les fauves; les *Mystères*; *l'Invention de Claret*; de *Salonique à Monastir*.

COURS ET CONFÉRENCES

A la Société des Etudes coloniales et maritimes, 28, rue Serpente, aujourd'hui jeudi, à 8 h. 1/2, sous la présidence de M. le vice-amiral Besson, conférence de M. Nahum Slousch : *Voyage aux Etats-Unis et à l'exposition de Panama*.

LES SPORTS

FOOTBALL ASSOCIATION

La journée du « Poilu Sportif ». — Afin de procurer à nos poilus des gants de boxe et des ballons de football, notre confrère *Sporting* a créé, comme nous l'avons annoncé, la journée du « Poilu Sportif ».

Comptant l'importance de cette journée, un grand nombre de villes ont tenu à y contribuer; c'est pourquoi, dans toute la France, aura lieu la journée du « Poilu Sportif ». A Paris, les fédérations et même les Alliés ont voulu y participer; nous verrons donc samedi, dimanche et lundi, un intéressant tournoi d'association et deux réunions d'athlétisme. Voici le programme : Samedi, athlétisme : sur le terrain du C.A. Société Générale, football association, F.C.A.F. contre U.S.F.S.A., à 4 h. 45, au Chevaleret; Entente Suisse contre L.F.A., à 4 h. 45, à la porte Brancion; Entente Belge contre F.G.S.P.F., à 4 h. 45, à la Vache-Noire.

Dimanche, athlétisme : au C.A.S. Générale, football association, demi-finales du Tournoi d'association, avec la participation de l'Entente Brillannique, à 2 heures, sur le terrain du C.A.S. Générale.

Lundi : finale du Tournoi d'association, à Saint-Ouen, terrain du Red Star, à 3 heures.

Beaucoup de villes, empêchées par d'antérieurs engagements, organiseront leur journée du « Poilu Sportif » pour le dimanche 21 mai.

La finale de la Coupe Nationale. — Dimanche prochain aura lieu, sur le terrain de l'A.S.F., pour la finale de la Coupe Nationale, le match Club Athlétique de la Société Générale contre Association Sportive Française.

Il est bon de contrôler avant d'affirmer. — *L'Auto* s'est livré à une enquête au sujet d'un ancien dirigeant de l'Union Sportive de Romilly (Aube), M. Fordoxcel, que certains confrères ont cité comme s'étant livré à l'espionnage. Or, M. Fordoxcel, né à Mézières, est actuellement au 45^e d'infanterie et au front depuis les débuts de la guerre.

Communiqués

Le congrès de l'Union Française pour le suffrage des femmes aura lieu aujourd'hui jeudi, salle de la Vie Féminine, 88, avenue des Champs-Élysées.

Séance du matin : 9 h. 1/2, réunion des délégués; 10 heures, allocation de la présidente; rapports moraux et financiers; discussion du projet de loi concernant les pensions à accorder aux veuves, aux orphelins, aux ascendants.

Séance de l'après-midi : 2 h. 1/2, les femmes dans les commissions; lutte contre l'alcoolisme et la dépopulation; de l'influence sur la jeunesse du mauvais cinéma (rapports, vœux, discussions).

Propositions et vœux divers; nomination du comité central.

La Ligue de Défense des Petits Propriétaires de Paris et de Province informe les intéressés qu'ils trouveront tous les renseignements dont ils ont besoin au sujet des contributions, impôt sur le revenu, question des loyers, etc., au siège social, 25, rue de la Reine-Blanche, à Paris, le matin, de 9 h. à midi et le soir de 5 à 7 heures.

RENTE AUTRICHIENNE

HONGROISE et TOUS TITRES et COUPONS. Argent de suite. BANQUE, 7, rue Laftitte, PARIS.

La Bourse de Paris

DU 19 AVRIL 1916

Les dispositions du marché ne se modifient guère; c'est toujours le calme qui prévaut avec bon fond de fermeté dans la majorité des compartiments. Aujourd'hui encore, nos rentes sont particulièrement favorisées, le 3 0/0 perpétuel, notamment, s'améliore d'une vingtaine de centimes à 62,20.

Dans le groupe des fonds étrangers, l'Extérieure est en reprise de 93,10 à 93,30.

Les établissements de crédit conservent leur niveau précédent : la Banque de France reste à 4.700, le Crédit Lyonnais à 1.050.

Irrégularité de nos grands Chemins. Tandis que le P.-L.-M. et l'Orléans se tassent légèrement, l'Ouest et le Midi regagnent quelques fractions. Lignes espagnoles plus ou moins réalisées.

Aux cuprifères, le Rio est sans changement à 1.765.

En banque, notons une légère reprise des industrielles russes.

COURS DES CHANGES

Londres, 98,30; Suisse, 115; Amsterdam, 254; Pétersbourg, 185; New-York, 504 1/2; Italie, 92; Barcelone, 579.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANÉE

STATIONS THERMALES

Vichy, Aix-les-Bains, Vals-les-Bains, Allevard, Hesangeon, Thonon-les-Bains, Saint-Gervais-les-Bains, Le Fayet, Uriège, Châtelguyon, Royat, Saint-Nectaire, etc.

Billets d'aller et retour collectifs toutes classes, à prix réduits, délivrés aux familles d'au moins trois personnes voyageant ensemble. — Emission : 1^{re} mai, 15 octobre, au départ de toutes gares P.-L.-M. Minimum de parcours simple : 150 kilomètres. Arrêts facultatifs aux gares de l'itinéraire. Validité : 30 jours, avec faculté de prolongation.

Prix : Les deux premières personnes paient le tarif général; la troisième personne bénéficie d'une réduction de 50 %, la quatrième et chacune des suivantes d'une réduction de 75 %. Demander les billets quatre jours à l'avance à la gare de départ.

Nota. — Il peut être délivré, à un ou plusieurs des voyageurs inscrits sur un billet collectif de stations thermales et en même temps que ce billet, une carte d'identité sur la présentation de laquelle le titulaire sera admis à voyager isolément (sans arrêt), à moitié prix du tarif général, pendant la durée de la villégiature de la famille, entre le point de départ et le lieu de destination mentionné sur le billet collectif.

Pâques à VICHY

L'HOTEL MAJESTIC

sur le Parc est ouvert

LEÇONS AUTO

particulières. Prépare au brevet militaire.

Garage BOB WALTER, 156, avenue Malakoff, Paris.



MONTRE-BRACELET
REMBOURSABLE
EN ESPÈCES

Demander Notice à gratuite.
La MONTRE-BRACELET, 41, Cité Trévise, Paris.



AUTO-LEÇONS BREVETS civils, militaires sur ses autos luxe. Forfait examen 10 fr. Maison 1^{er} ordre, George, 77, av. Gde-Armée, à côté M^{re} Pengeot.

MESDAMES apprenez infirmière, manucure, pédicure, coiffure, massage médical. Prix réduits. Diplômes. Grande Ecole américaine, 130, r. de Rivoli.

POITRINE

SAVON TRICAP
SANS RIVAL
POUR BLANCHIR et ADOUCIR la PEAU

HONGROISE et TOUS TITRES et COUPONS. Argent de suite. BANQUE, 7, rue Laftitte, PARIS.

FEUILLETON D'EXCELSIOR DU 20 AVRIL 1916

28

Un Cœur blessé

ROMAN

par Edouard PONTIÉ

CHAPITRE XXVI

Le docteur Weiss

« Je viendrai la visiter tout à l'heure. »
— Pour cela il me faut des ordres ! répondit Fleischer.

— Je vais les chercher ! termina le docteur.

Le président du conseil de guerre et le colonel gouverneur Prahler causaient dans une arrière-salle du tribunal.

C'est là que le vieux médecin vint les trouver.

Il avait recruté sur son passage l'oberleutnant Sprung, l'avocat d'office de Lison.

— Vos Excellences, dit le docteur en s'adressant aux officiers supérieurs, la condamnée ayant été prise de syncope après le prononcé du jugement, j'ai été appelé à lui donner des soins.

Copyright by Edouard Pontié, 1916. Reproduction, traduction et mise au cinéma réservées.

— Les Parisiennes sont très nerveuses ! interrompit le colonel Prahler.

Mais sans se laisser arrêter le docteur Weiss continua :

« J'ai l'honneur, de plus, de vous rendre compte que la condamnée a été moralement affectée d'une façon si forte par le jugement que des troubles cérébraux caractérisés se sont déclarés chez elle. »

« Je crains que la secousse ne lui ait véritablement fait perdre, du moins momentanément, la raison. »

— Nous n'y pouvons rien ! dit le président du tribunal militaire en haussant tout simplement les épaules.

Puis il se tourna vers l'avocat Sprung.

— La condamnée a-t-elle l'intention de faire appel du jugement ? demanda-t-il.

— Je l'ignore, fit l'oberleutnant; je ne le lui ai pas encore demandé.

— Et il est inutile de la questionner pour l'instant sur ce sujet, crut devoir intervenir le docteur Weiss. Elle n'a plus conscience de rien...

— Tant pis ! dit le président, voulant achever l'entretien. La justice suivra son cours.

— Pardon, Votre Excellence, insista le médecin, j'ai quelque chose à ajouter de grande importance...

— Quoi encore ?

— La femme Lison Darnay va être mère dans quelques mois. Je ne sais pas comment le code de la justice militaire peut considérer sa condamnation dans un pareil cas ?

Le président du conseil de guerre sursauta et le colonel Prahler qui s'éloignait s'approcha rapidement :

— Vous dites s'exclama-t-il, quelle va être mère... En êtes-vous certain ?

— Faites-la examiner par d'autres médecins.

« Pour moi je demande, vu son état, l'ordre de la conduire à l'infirmerie de la forteresse, en attendant qu'une décision soit prise. »

— Nous sommes obligés de surseoir à l'exécution du jugement, dit le président du tribunal.

« Il ne recevra son application que plus tard... »

— La condamnée doit-elle, en attendant, faire appel tout de suite ? demanda le docteur Weiss.

— C'est impossible, fit l'oberleutnant Sprung, puisque vous dites vous-même qu'elle n'a plus sa raison...

« La loi la considère comme mineure, et ses parents pourraient, seuls, demander la révision du procès. »

— Mais ses parents sont en France !

— C'est regrettable pour elle, dit le gouverneur, car, nous autres, nous n'y pouvons rien.

Le docteur, pour toute réponse, tendit au colonel son carnet et un crayon pour qu'il écrivit l'ordre du transport de Lison à l'infirmerie.

Il s'exécuta de bonne grâce, car il était certain que la proie des juges militaires ne leur échapperait pas.

Le vieux médecin revint dans la salle où était la malheureuse jeune femme, en murmurant pour lui-même :

SITUATIONS D'AVENIR

Les Jeunes Gens, Jeunes Filles et Adultes qui se destinent aux affaires : Commerce, Industrie, Banque, s'y feront rapidement de belles situations. Ils sont munis des connaissances pratiques indispensables : Langues, Sténographie, Droit, Commerce, Comptabilité, Publicité, etc. Ils les acquerront à bref délai et à peu de frais s'ils s'adressent à l'Ecole Pratique de Commerce fondée en France en 1880, Rue de Rivoli, 45 et 53; Boulevard Poissonnière, 19; Rue de Rennes, 147. Paris. Leçons le jour, le soir ou chez soi, sans déplacement.

Envoyez gratuitement la brochure "Situations".
PAR CORRESPONDANCE : Préparation aux Brevets, aux Baccalauréats et aux CARRIÈRES ADMINISTRATIVES.

AUX MARINS

7-9, avenue de la Grande-Armée. — Paris

Spécialité pour

L'Automobile
L'Aviation
La Motocyclette
La bicyclette

Costumes et Accessoires pour ces sports
Imperméables de toutes espèces
Assortiments dans tous les genres

CONFORT — ELEGANCE — SOLIDITE

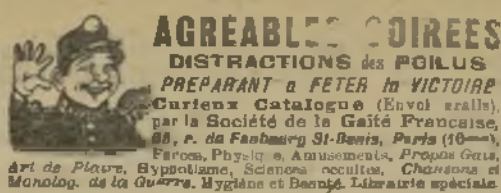
PRIX MODÉRÉS

Autos rapides p^r tous voyages, excursions, etc. A vendre
torpédo 6 pl. 12 HP 1915. Poincel, Nogent-s.-Marne. T. 62.



Pilules Orientales

Développement, Fermeté, Reconstitution du Buste chez la Femme.
Le flacon avec notice 6 fr. 35 franco. — J. RATTIE, Ph^m, 45, Rue de l'Écluse, Paris.



Mesdames !

Si vous souffrez d'affections abdominales ou d'obésité, portez la nouvelle **Cinture-Maillet du Dr Claron**. Plaquette illustrée adressée gratuitement sur demande. Etabl^{ts} C.-A. Claverie, 234, Faubourg Saint-Martin, Paris. Applications tous les jours, de 9 h. à 7 h. p. Dames Spécialistes.



qualité et quantité

SONT OBTENUES AVEC

les plats cuisinés
et les mets froids

PORTANT COMME GARANTIE
LA MARQUE

Amieux-frères
TOUJOURS
A MIEUX
ET LA DEVISE :

PROSTATE ET MALADIES DES VOIES URINAIRES

La méthode spéciale de la Clinique et du Laboratoire Urologique de Paris (8, rue du Faubourg-Montmartre) par la cure des maladies de prostate, urètre, vessie, a acquis une réputation mondiale justement méritée. Ce succès sans précédent, en ce qui concerne la guérison de ces redoutables affections si communes et si répandues, n'a nullement lieu de surprendre. Il faut tenir compte, en effet, que cette nouvelle méthode curative, basée sur des données scientifiques extrêmement sérieuses, est le résultat de dix années d'observation et de travaux ininterrompus portant spécialement sur les maladies de prostate, urètre, vessie (prostatite, hypertrophie de la prostate, urétrite, cystite, surmenage, inflammation, rétrécissements, induration, congestion, engorgement, besoins fréquents, infection, rétention, etc.). La puissance efficace et la haute valeur de cette méthode ne sont plus à démontrer aujourd'hui, sa supériorité sur tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour pour la guérison de ces pénibles affections est incontestable et pleinement prouvée. Elle est absolument inoffensive et facilement applicable par le malade sans perte de temps.

Rappelons que le Laboratoire Urologique de Paris, 8, rue du Faubourg-Montmartre, répond gratuitement aux demandes de consultations qui lui sont adressées par lettres détaillées ou par les malades qui se présentent.



Amateurs de bon café

préparation parfaite
arôme concentré
économie d'un quart
avec le nouveau filtre double
LE TONNEAU brev. S. G. D. G.
Notice explicative gratis. Envoi de l'appareil franco contre mandat de 6 fr. 95.
VOISIN, 8, rue Remparts-d'Albay, Lyon

Turc Unifié, Rente Autr.-Hongr. Bulg.
Achète au comptant coupons. Simon, 49, rue Lafayette.

ASTHME

Soulagement et guérison
par les Capillaires en poudre
2 fr. la Boîte. Pharm^{ie} à 28, rue St. Leger, Paris.
Recevoir la somme de 4. MSPIC, 10, rue de la Chapelle.

Maladies de la Femme

LA MÉTRITE



Recevoir le portrait

Toute femme dont les règles sont irrégulières et douloureuses accompagnées de coïtques, Maux de reins, douleurs dans le bas-ventre. Celle qui est sujette aux Pertes blanches, aux Hémorragies, aux Vaux d'Estomac, Vomissements, Renvois, Agonie, Manque d'appétit, aux idées noires, doit craindre la Métrite.

La femme atteinte de Métrite guérira sûrement sans opération en faisant usage de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Le remède est infailible à la condition qu'il soit employé tout le temps nécessaire.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY guérit la Métrite sans opération parce qu'elle est composée de plantes spéciales, ayant la propriété de faire circuler le sang, de débarrasser les organes malades en même temps qu'elle les cicatrise.

Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'Hygiénine des Dames (la boîte, 1 fr. 25).

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY est le régulateur des règles par excellence, et toutes les femmes doivent en faire usage à intervalles réguliers, pour prévenir et guérir : Tumeurs, Cancres, Fibromes, Hémorragies, Pertes, blanches, Varices, Hémorroïdes, Phlébites, Faiblesse, Neurasthénie, contre les accidents du Retour d'Age, Chaleurs, Vapeurs, Étourdissements, etc.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY se trouve dans toutes pharmacies. Le flacon 3 fr. 75, franco 4 fr. 35; les 3 flacons franco contre mandat-poste 14 fr. 25 adressé à Pharmacie Mag. DEMONTIER, à Rouen.

(Notice contenant renseignements gratuits 87)

TOUTE L'HYGIÈNE dans un Tube. Brosse à dents.
NUMIDOL 1/25. Détruit les germes et les parasites. — Paris, 11, Rue d'Enghien.

Le gérant : VICTOR LAVERGNE.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volkmann.

— C'est toujours au moins six mois de gagnés !
Le directeur Fleischer reçut l'ordre avec la bonne grâce d'un chien auquel on arrache un os. Mais il n'avait qu'à s'incliner, et Lisou fut ramassée à la citadelle.

Tout le long du trajet, dans la voiture, escortée par des gendarmes, elle ne cessa point de délirer doucement.

Le docteur se tenait près d'elle.

Il veilla sur son installation dans une chambre du premier étage, et prescrivit des potions calmantes.

Le directeur Fleischer donna des ordres pour qu'un service de garde surveillât sans cesse la prisonnière, puis il se rendit dans une des brasseries de Zwickau où Mandel et Frieda lui avaient donné rendez-vous pour souper.

Il les trouva dévorant déjà toutes sortes de délicatesses, en attendant les nouvelles.

— Eh bien ? demanda Herr Mandel, la criminelle est dans son cachot et n'en sortira plus que pour le grand jour !

— Elle est malade, répondit le nouvel arrivant, et le docteur Weiss prétend même qu'elle est devenue folle !

— Toutes les Françaises savent jouer la comédie ! s'exclama Frieda.

— Il est possible, n'est-ce pas, ajouta Mandel, que je puisse, d'une fenêtre, assister à l'exécution ?

— C'est une faveur qu'on peut bien accorder au père de la victime.

— J'ai peur que vous attendiez longtemps en core ! répliqua Fleischer.

— Pourquoi ? dirent ensemble Mandel et Frieda, anxieux.

— Parce que de plus le médecin est certain que la condamnée va être mère... Il faut attendre pour exécuter le jugement.

— Mère ! s'écria le négociant de Francfort.

— Et moi qui ai perdu mon unique fils...
— A quoi pensez-vous ? lui demanda l'espionne.

— Je pense que si la guerre n'était pas venue, ce serait la famille Mandel qui attendrait maintenant cet enfant...

Frieda se tourna vers Fleischer et lui demanda :
— Mais ensuite, cette Lisou sera bien exécutée ?
— Sans nul doute ! répondit le directeur de la prison.

Mandel et Frieda se regardèrent.

Ils s'étaient compris.

— Ach ! dit le premier, l'enfant demeurera seul ! Il réfléchit un moment :

— Si Karl n'avait pas été assassiné, cela pourrait être celui de mon fils...

Puis tous les trois, en mangeant, se mirent à parler d'autre chose.

Fleischer demanda à Frieda des nouvelles de son Hans Ludwig Bauer qui tournait les bandes d'une mitrailleuse sur le front français.

— Je suis très inquiète, répondit-elle ; je n'ai pas de nouvelles depuis douze jours.

— Bah ! dit Mandel, nous irons demain à Dresde,

où peut-être chez ses parents vous aurez une lettre...

« Car pour le moment, nous n'avons plus rien à faire à Zwickau. »

Mais pendant que cette conversation avait lieu dans la brasserie, le docteur Weiss était rentré chez lui tout rêveur.

Il était célibataire et une vieille servante hernoise assurait tout son service.

Son repas du soir achevé silencieusement, il restait du geste sa domestique, qui venait de lui apporter son tabac et sa pipe, et lui dit :

— Dis donc, Bertha, il y a longtemps que tu n'as été dans l'Oberland voir nos montagnes ?

— Bientôt six ans ; répondit-elle.

— Tu n'irais pas avec plaisir passer quelques jours chez tes neveux ?

— Si, monsieur Weiss, mais qui vous servirait pendant mon absence ?

— Ne t'inquiète pas, Bertha, je prendrai mes repas à la brasserie, et tu trouveras bien quelqu'un pour tenir la maison propre.

— Ce ne sont pas les femmes qui sont dans la misère et ont besoin de travailler qui manquent à Zwickau, monsieur Weiss.

— Alors, va passer huit jours dans ta famille. Je demanderai demain ton passeport.

Et comme elle remerciait, il ajouta :

— Puis je te demanderai de mettre à la poste une enveloppe, chez nous, en Suisse...

(A suivre.)

Auxiliaires de la Croix-Rouge ottomane



Au cours de leur si malheureuse campagne au Caucase, les Turcs, terriblement éprouvés par les Russes, ont été débordés dans leurs services de Croix-Rouge, et, faute de matériel, ont fait largement appel à l'auxiliaire si précieux qu'est le chameau pour les peuples de l'Orient.

Nos alliés italiens progressent chaque jour méthodiquement



LE G^{ral} CADORNA (X) VISITE LE FRONT SUR UN DECAUVILLE



LA DUCHESSE D'AOSTE (X) SE REND A UNE AMBULANCE



UNE COLONNE DE PRISONNIERS AUTRICHIENS

L'effort de nos alliés italiens dans le secteur du Monte-Colo est en ce moment particulièrement important. Leur artillerie y a endommagé le fort de Luzerna, il y a quelques jours. Sur l'Isonzo et le Carso, des tirs très heureux ont été effectués sur des batteries ennemies placées dans des cavernes. Enfin, les Autrichiens ont été repoussés dans le val Sugana.